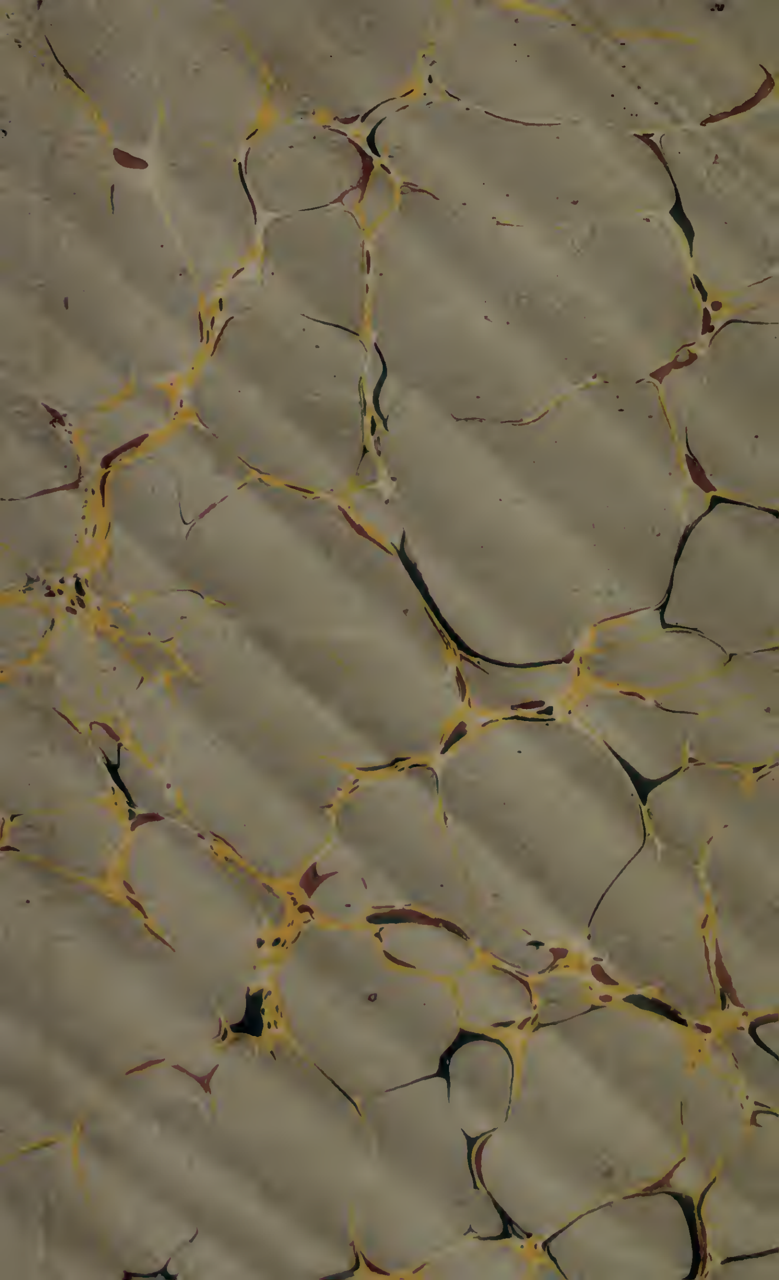
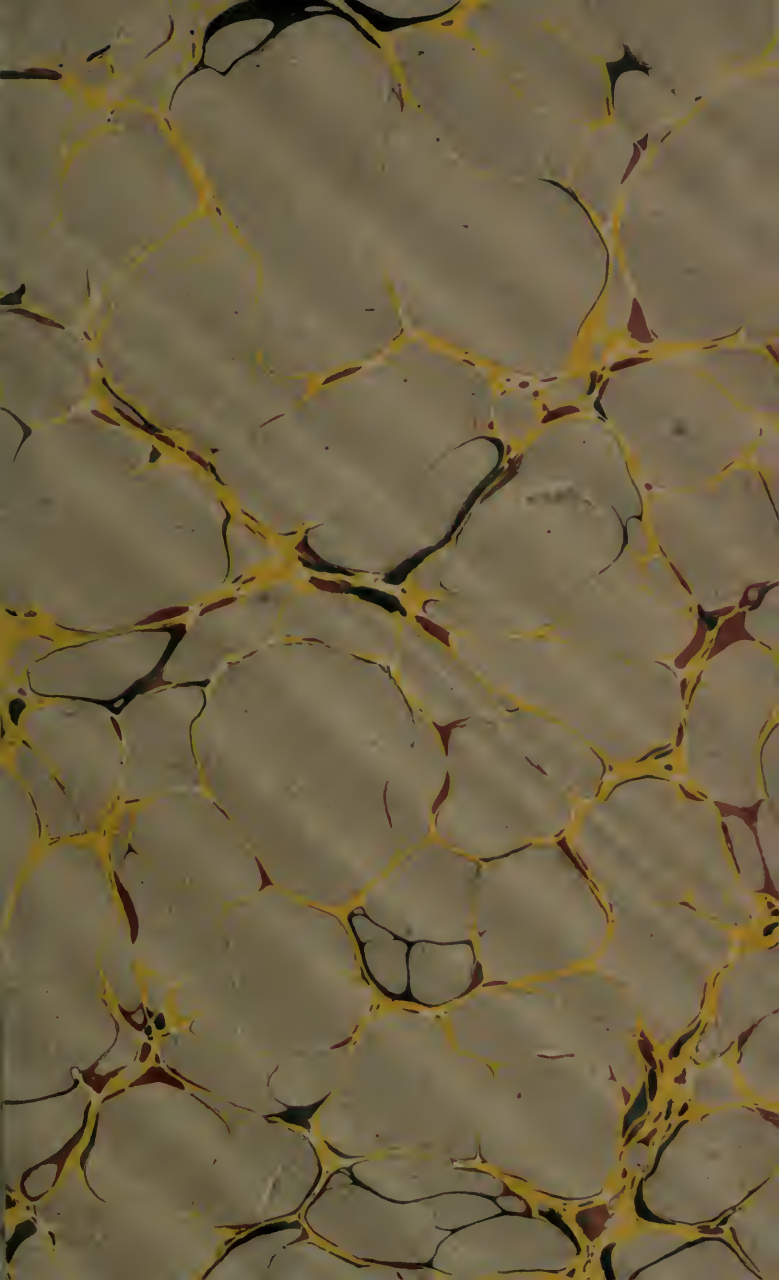

3 1761 08266126 5
PQ
2337
L3A67





L'AGE DIFFICILE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du GYMNASE,
le 29 janvier 1895.

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format in-18 jésus.

ROMAN

LES ROIS. . . . . 1 vol.

THÉATRE

LE DÉPUTÉ LEVEAU, comédie en trois actes.

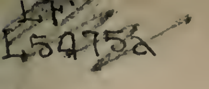
FLIPOTE, comédie en trois actes.

MARIAGE BLANC, drame en trois actes.

LE PARDON, comédie en trois actes.

RÉVOLTÉE, comédie en quatre actes.

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX. — 12792-6-95. — (Encre Lorilleux).

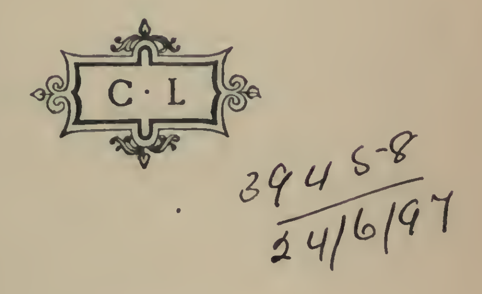


L'AGE DIFFICILE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

JULES LEMAITRE



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1895

A MON CHER MAITRE ET AMI

LUDOVIC HALÉVY

HOMMAGE BIEN RECONNAISSANT

J. L.

PERSONNAGES

CHAMBRAY.	MM.	ANTOINE.
PIERRE MARTIGNY.		HENRI MAYER.
COMTE DE VANEUSE.		DIEUDONNÉ.
VICOMTE DE MONTAILLE.		CALMETTES.
MADAME MÉRIEL.	Mmes	JUDIC.
JEANNE MARTIGNY.		LECONTE.
YOYO DE MONTAILLE		YAHNE.
GERTRUDE.		CLAUDIA.
UN COMMISSIONNAIRE.	M.	BOUDIER.

La scène est aux environs de Paris, de nos jours.

L'AGE DIFFICILE

ACTE PREMIER

Un jardin ; au fond, une villa ; passages à droite et à gauche ; table et siège de jardin. On est en été ; six heures de l'après-midi.

SCÈNE PREMIÈRE

JEANNE, GERTRUDE.

JEANNE, *sortant de la maison.*

Où sont les enfants, Gertrude ?

GERTRUDE.

Avec M. Chambray. M. Chambray a dit qu'ils allaient faire une grande promenade.

JEANNE.

C'est ennuyeux. On doit venir pour leurs costumes. De quel côté sont-ils ?

GERTRUDE.

Là-bas, vers le moulin.

JEANNE.

Ils auront chaud en arrivant; l'endroit est très frais...

GERTRUDE.

M. Chambray a pris leurs manteaux.

JEANNE.

Ah ! bien.

GERTRUDE.

M. Chambray m'a chargée de dire à madame que, si madame voulait aller les retrouver...

JEANNE.

Ah ! bon.

Gertrude rentre à la maison. Jeanne se dirige vers la droite et rencontre Martigny.

SCÈNE II

JEANNE, MARTIGNY, puis GERTRUDE.

MARTIGNY.

Tu sors?

JEANNE.

Je vais rejoindre mon oncle, qui m'attend avec les enfants.

MARTIGNY.

C'est ennuyeux. J'avais une heure à moi. Je comptais te proposer un bout de promenade.

JEANNE.

Viens avec moi.

MARTIGNY.

Non. Je connais ton oncle; il aime bien t'avoir à lui tout seul.

JEANNE.

Bon parrain!

MARTIGNY.

C'est vrai, je ne t'ai jamais comme je voudrais. Le jour c'est l'usine...

JEANNE.

Ou Paris. Tu y vas presque tous les jours.

MARTIGNY, *continuant.*

Après dîner, ton oncle t'accapare pour son piquet, pendant que je bâille sur les journaux... Enfin, il me semble que j'ai une belle-mère.

JEANNE.

C'est plus vrai que tu ne crois. Il est pour moi une maman.

MARTIGNY.

Oncle, parrain, maman... c'est trop.

JEANNE.

Sois gentil. Il est si bon, et nous lui devons tant! Et puis, songe, il serait tout seul sans nous.

MARTIGNY.

En revanche, nous serions tous deux sans lui.

JEANNE.

Ne grogne pas... Tu as tes vieux meubles pour te distraire, depuis que M. de Montaille t'a communiqué sa manie...

MARTIGNY, *riant faux.*

C'est vrai, on ne voit plus que moi à l'hôtel des ventes et chez les brocanteurs de la rue de Châteaudun.

JEANNE.

C'est donc amusant?

MARTIGNY, *sans conviction.*

C'est passionnant.

JEANNE.

Et tu t'y connais?

MARTIGNY.

Je commence.

JEANNE.

Tu sais qu'ils sont affreux?

MARTIGNY.

Quoi?

JEANNE.

Tes vieux meubles.

MARTIGNY.

C'est ce qui en fait le prix.

JEANNE.

Et c'est bien encombrant.

MARTIGNY, *involontairement.*

Oh oui! (*Se rattrapant.*) Mais que veux-tu? Ça me passionne.

JEANNE.

Tu trouveras ce soir à qui parler. Je te rappelle que M. de Montaille vient dîner avec Yoyo et son père.

MARTIGNY, *maussade*.

Oui, oui.

JEANNE.

Cela t'ennuie?

MARTIGNY.

Mon Dieu...

JEANNE.

C'est toi qui les as invités.

MARTIGNY.

Oh! ils se sont bien invités tout seuls.

JEANNE.

Je croyais que Yoyo t'amusait?

MARTIGNY.

Moi? Pas du tout. Je n'aime pas les détraquées.

JEANNE.

Yoyo a de l'esprit.

MARTIGNY.

Et un aplomb! En voilà une que je n'aurais pas voulu pour femme! Ah! sapristi, que tu lui fais tort!

JEANNE.

Moi, je n'ai pas d'esprit.

MARTIGNY.

Moi non plus. Et comme nous avons raison ! Ah ! ma chérie, si tu étais seulement un peu moins...

Il cherche.

JEANNE.

Moins quoi ?

MARTIGNY.

Moins... paisible, moins... agneau, moins... Bah ! je ne sais pas ce que je dis, et je t'adore tout de même.

Il veut l'embrasser, après avoir regardé tout autour de lui.

JEANNE, *regardant tout autour d'elle et se dégageant.*

Pierre !... Mon oncle m'attend, mon ami.

MARTIGNY, *maussade.*

C'est bon. Je retourne à mon laboratoire.

GERTRUDE, *venant par la droite et remettant une carte à Jeanne.*

Une dame qui demande à voir madame.

JEANNE, *lisant la carte.*

« Madame Mériel. »

MARTIGNY.

Tu connais ?

JEANNE.

Un peu. C'est la vieille dame qui vient d'acheter les Tilleuls. Je l'ai rencontrée deux ou trois fois à la promenade. Elle a été charmante pour les enfants. Elle paraît très comme il faut, et très bonne... Veuve d'un magistrat, je crois... Je me suis informée, on n'en dit que du bien. Elle m'a demandé la permission de venir me voir, en voisine.

MARTIGNY.

Alors reçois-la.

JEANNE.

Et parrain qui m'attend ?

MARTIGNY, à Gertrude.

Faites entrer cette dame, et allez prévenir M. Chambray que madame ne peut pas aller le retrouver.

Gertrude sort.

JEANNE.

C'est cela. Au revoir, mon ami.

MARTIGNY, plus content.

A tout à l'heure.

Il sort par la gauche.

SCÈNE III

JEANNE, MADAME MÉRIEL.

JEANNE, allant au devant de la dame, à droite.

C'est très aimable à vous, madame... Voulez-vous que nous entrions ?

MADAME MÉRIEL.

Est-ce la peine ? Nous sommes très bien ici, et vous me feriez tant de plaisir en ne me recevant pas tout à fait comme une étrangère !

JEANNE.

Asseyons-nous donc.

Elles s'asseyent sur des chaises de jardin.

MADAME MÉRIEL.

Comme il fait bon! Très agréable, ce jardin. Et la maison est jolie.

JEANNE.

Oui, et je les regretterai un peu.

MADAME MÉRIEL.

Vous allez les quitter?

JEANNE.

Nous ne sommes que locataires; nous, c'est-à-dire mon oncle. Et nous avons fait construire près de l'usine une maison plus grande, où nous nous installerons tous trois après l'automne.

MADAME MÉRIEL.

C'est, je pense, monsieur votre oncle que j'ai tout à l'heure aperçu de loin, au bord de l'eau, avec les enfants?

JEANNE.

Oui, madame.

MADAME MÉRIEL.

Il a l'air de les adorer.

JEANNE.

Il les gâte. Il nous gâte tous.

MADAME MÉRIEL.

M. Chambray est sans doute... veuf?

JEANNE.

Non, madame. Mon oncle ne s'est pas marié.

MADAME MÉRIEL.

De parti pris?

JEANNE.

Je ne sais pas, madame. (A part.) Cette dame est bien curieuse.

MADAME MÉRIEL.

Ne me jugez pas indiscrète. J'ai entendu parler de M. Chambray avec tant d'estime, de respect, d'admiration même... Il est de ces hommes qui excitent tout naturellement la sympathie et, je l'avoue, la curiosité.

JEANNE.

Je crois bien, madame, que mon parrain n'aurait jamais eu le temps de se faire un ménage. Il a beaucoup voyagé dans sa jeunesse, et très loin. Il est le premier qui ait remonté jusqu'aux sources du Niger. Et cela, sans mission officielle, pour son plaisir.

MADAME MÉRIEL.

Oui, je sais.

JEANNE.

C'est aussi un grand savant. Je ne peux pas bien vous expliquer cela : mais il a découvert le moyen de fabriquer certaines couleurs avec beaucoup plus d'économie qu'auparavant... C'est lui qui a fondé l'usine dont mon mari est directeur. Mon mari est également l'associé de M. Chambray.

MADAME MÉRIEL.

Et il y a longtemps que vous vivez auprès de monsieur votre oncle?

JEANNE.

J'avais cinq ans lorsqu'il m'a prise. Mon père et ma mère étaient morts. Mon oncle m'a trouvée au retour d'un de ses voyages, toute seule au monde. Il ne m'a plus quittée. C'est lui qui m'a élevée, je ne puis vous dire avec quel soin et quelle tendresse. Je ne me suis pas aperçue un seul jour que j'étais orpheline.

MADAME MÉRIEL.

Et c'est lui qui vous a mariée ?

JEANNE, *souriant.*

Naturellement. Pierre était employé à l'usine. Il était, lui aussi, très fort en chimie, à ce qu'il paraît. Il avait même perfectionné l'invention de mon parrain. Mon parrain l'estimait beaucoup. Pierre était ce qu'il est resté : très doux, un peu timide et songeur. Nous nous rencontrions souvent chez mon parrain... Le reste était indiqué, n'est-ce pas ? Mon oncle m'a dit : « Épouse-le, je me charge de son avenir ». Et depuis nous vivons tous les trois ensemble.

MADAME MÉRIEL.

Il doit être très heureux?

JEANNE.

Il le dit.

MADAME MÉRIEL.

Est-il gai ?

JEANNE.

Mais oui... Pourtant je me souviens qu'il était triste autrefois. Mais cela a passé. Seulement...

MADAME MÉRIEL.

Seulement ?

JEANNE.

Il a parfois des brusqueries et des moqueries... qui étonnent quand on ne le connaît pas. Il dit toujours sa pensée, n'importe devant qui... C'est bien naturel... un homme comme lui, qui a toujours commandé, qui n'a jamais rencontré personne qui lui fût supérieur... Et, avec tout cela... Mais je vous dis des choses...

MADAME MÉRIEL.

Allez donc.

JEANNE.

Eh bien, avec tout cela. il est si tendre qu'il a absolument besoin d'être aimé pour être content.

MADAME MÉRIEL.

Aimez-le donc beaucoup, beaucoup.

JEANNE.

C'est ce que je fais, madame, et cela n'est pas difficile. (Malicieusement.) Avez-vous encore quelque chose à me demander ?

MADAME MÉRIEL, souriant.

Non, pas cette fois... Il serait juste que je vous parle un peu de moi, à mon tour, après vous avoir tant questionnée sur vous et sur les vôtres. Mais ce serait peu intéressant. Je suis veuve ; mon mari était armateur à Bordeaux. J'ai eu ma bonne part d'épreuves, et maintenant je suis seule... comme serait votre oncle, s'il ne vous avait pas. Voilà tout... Voulez-vous que nous nous voyions quelquefois ?

JEANNE.

Mais certainement, madame.

MADAME MÉRIEL.

Si vous étiez tout à fait bonne (et je suis sûre que vous l'êtes) vous m'amèneriez un jour vos petits enfants. Quel âge ont-ils ?

JEANNE.

Cinq ans et trois ans, madame. L'aîné s'appelle Jacques, comme mon oncle ; et la cadette, Amélie. Je trouve ce nom pas bien joli et un peu Louis-Philippe... Mais c'est mon oncle qui l'a choisi.

MADAME MÉRIEL.

Vous me les amènerez, n'est-ce pas? Quoique vieille, je sais très bien amuser les enfants... J'en ai eu, moi aussi... Vos petits trouveront à la maison beaucoup de vieux jouets... un peu cassés... Ils les finiront... Vous voulez bien?

JEANNE.

C'est dit. (Regardant vers le fond, à gauche.) Voici mon parrain qui rentre. Désirez-vous le voir, madame?

MADAME MÉRIEL, avec un peu de hâte.

Merci... je me suis attardée... A bientôt?

JEANNE.

A bientôt, madame. (Elle la reconduit vers la droite. En revenant :) Elle ne m'a parlé que de mon parrain, et elle n'a pas voulu le voir. Elle est bizarre, cette dame. Mais elle me plaît.

SCÈNE IV

JEANNE, CHAMBRAY, puis GERTRUDE, puis MARTIGNY.

JEANNE, à Chambray qui vient par la gauche.

Où sont les enfants, parrain ?

CHAMBRAY.

Ne te dérange pas. Je les ai menés moi-même à leur bonne pour qu'on les débarbouille et qu'on les change. Ils en ont besoin, les gaillards.

JEANNE.

Vous me pardonnez de n'être pas allée vous rejoindre ? J'avais une visite.

CHAMBRAY.

Oui, Gertrude m'a dit.

JEANNE.

C'est une vieille dame, notre nouvelle voisine. Elle est très bien. Elle n'a pas été heureuse et n'a plus du tout de famille. Je crois que je lui ferai plaisir en la voyant de temps à autre. Vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

CHAMBRAY.

Au contraire. Vois-la tant que tu voudras, la pauvre femme. Ayons pitié des solitaires... Je serais comme ça, sans toi... Ou bien je serais un vieux monsieur qui s'amuse, comme ce dégoûtant Vaneuse, mon vieil ami... Tu es mon salut, Jeanne, et je n'ai que toi, que toi, vois-tu

bien. Tout le reste, les affaires, les voyages, la science, les livres, même l'action exercée sur les hommes... usé, fini, pas intéressant ! (La regardant.) Il n'y a pour moi que ces yeux-là et la bonne petite âme que je vois au travers. Si tu me manquais, Jeanne, je serais un homme perdu... Il n'y a pas de raison pour que je te dise cela maintenant plutôt qu'à un autre moment. Mais je te le dis tout de même parce que je le pense à chaque minute.

JEANNE.

Mon cher parrain !

Elle croise ses deux mains sur l'épaule de Chambray, dans une attitude caressante.

GERTRUDE, sortant de la maison.

Madame, on vient pour les costumes des enfants.

CHAMBRAY.

Quels costumes ?

JEANNE.

Je ne vous ai pas dit ? Il y a dimanche une matinée d'enfants chez les Durieu. Jacques et Amélie ont été invités, et je leur ai promis...

CHAMBRAY.

Tu as eu tort, ma chérie.

JEANNE.

Mais...

CHAMBRAY, à Gertrude.

Dis qu'on remporte et paie le déplacement.

Gertrude rentre dans la maison.

JEANNE.

Oh ! mon parrain, Jacques aurait été si drôle en mousquetaire, et Amélie en marquise !

CHAMBRAY.

Ils sont encore mieux en bébés. Crois-moi, ces plaisirs-là ne valent rien pour eux. Ces singeries de ce qu'il y a de plus artificiel, et souvent de plus déshonnête, dans les amusements des grandes personnes, ne peuvent qu'éveiller chez les enfants la vanité, la coquetterie ou déjà quelque chose de pire. C'est ridicule et c'est malsain. Veux-tu faire de tes enfants des poupées vicieuses?

JEANNE.

Dame! non, parrain.

CHAMBRAY.

Laisse-moi donc la direction de ces petits. Il faut en faire, avant tout, des êtres simples et droits. J'ai là-dessus des idées très arrêtées.

JEANNE, souriant.

Pas seulement là-dessus, parrain.

CHAMBRAY.

C'est un reproche?... Tu m'en veux?

JEANNE.

Non. Mais je leur avais promis... Ils vont être désespérés.

CHAMBRAY.

Sois tranquille, je me charge de les consoler.

MARTIGNY, s'approchant, par la gauche.

Jeanne?

JEANNE.

Quoi?

MARTIGNY.

Est-ce qu'on s'habille, ce soir?

CHAMBRAY, à Jeanne.

Tu as donc du monde à dîner?

JEANNE.

Oui; les Montaille et M. de Vaneuse.

CHAMBRAY, à Martigny.

Mais non, on ne s'habille pas.

MARTIGNY.

Ah! tant mieux.

Il reste sans rien trouver à dire.

CHAMBRAY.

Jeanne? (Elle se rapproche de Chambray. A Martigny.) Mon cher ami, je vous demande pardon, mais j'aurais quelque chose d'assez important à dire à Jeanne, précisément au sujet des Montaille.

MARTIGNY.

Et je suis de trop?

CHAMBRAY.

Oui et non.

MARTIGNY.

C'est-à-dire oui.

Il entre dans la maison, un peu maussade.

CHAMBRAY.

Voici, Jeanne, ce que je voulais te dire. Que les Montaille viennent ici de temps en temps, soit. Ce sont relations d'été, qui se ralentiront d'elles-mêmes, l'hiver venu. Mais,

en attendant, j'estime que tu ferais bien de ne pas te lier plus intimement avec Yoyo.

JEANNE.

Oh! il n'est pas question de grande intimité. Mais nous avons été ensemble au couvent. Si elle est un peu libre de façons, elle n'est du moins pas méchante. Puis, son père est votre camarade d'enfance.

CHAMBRAY.

Oui, et j'ai un certain faible pour lui, malgré ses vices. D'ailleurs, ce n'est pas tout à fait un malhonnête homme. Mais il l'a échappé belle.

JEANNE.

Quant à monsieur de Montaille, vous ne pouvez nier qu'il ne soit la correction même. Il en est... réfrigérant.

CHAMBRAY.

Ce qui ne l'empêche pas, celui-là, d'être probablement un drôle.

JEANNE.

Oh! parrain!

CHAMBRAY.

Oui, je sais, les Montaille sont, comme on dit, nos amis, à nous qui sommes, je l'espère, d'honnêtes gens. Cela veut dire que très souvent, sans trop savoir pourquoi, par habitude ou lâcheté, on traite en amis des gens qu'on méprise parfaitement, avec qui on n'a pas une idée commune, et qui, en réalité, sont pour nous des étrangers. Et cela est stupide.

JEANNE.

Alors Yoyo?...

CHAMBRAY.

Yoyo... Comment t'indiquer?... Enfin, voilà. Les Montaille n'ont aucune fortune, et tu n'ignores pas de quelle façon ils vivent. C'est la vie mondaine dans toute sa futilité et toute son horreur. Une vie très coûteuse... Comment font-ils? C'est inexplicable; mais le malheur est qu'on l'explique. Comment?... C'est bien simple, si simple que je n'ose pas te le répéter... Bref, on l'explique par l'extrême gentillesse de Yoyo pour les amis de son mari et sa facilité à accepter les témoignages de leur reconnaissance, — et par l'extrême discrétion de Montaille... Comprends-tu?

JEANNE.

Je crois que oui, parrain.

CHAMBRAY.

J'ajoute que Montaille a la réputation, premièrement d'être très fort aux armes, et secondement de brocanter des bibelots et des vieux meubles aux amis de sa femme, qui sont toujours les siens. On raconte même l'histoire de certain meuble renaissance... — oui, un cabinet florentin, fin quinzième siècle (on met les points sur les *i*) — qu'il aurait vendu successivement à plusieurs de ses intimes; car chacun d'eux le revendait, pas cher, pour s'en débarrasser, et Montaille le rachetait chaque fois, pas bien cher non plus, pour le replacer avantageusement... Comprends-tu?

JEANNE.

Oh! parrain, pourquoi me dites-vous tout cela, si vous n'êtes pas sûr? Pour moi, je n'y crois pas du tout, vous entendez? pas du tout. Mais rien que de me le figurer, cela me serre le cœur.

CHAMBRAY.

Oui, tu es une bonne petite fille. Tu es de celles que l'idée

seule de l'existence du mal étonne et fait pleurer... Au reste, tu as raison, je ne suis pas sûr... Mais en tout cas, je devais t'avertir, et voilà qui est fait. (A part.) Elle n'a pas compris un mot.

JEANNE, regardant au fond à droite.

Voilà M. de Vaneuse. Il est venu à bicyclette.

CHAMBRAY.

Gamin!

SCÈNE V

LES MÊMES, VANEUSE.

VANEUSE, en costume de cycliste, regardant sa montre.

Quinze kilomètres en quarante minutes.

CHAMBRAY.

Tu dois tricher.

VANEUSE.

Presque pas, je t'assure. (Saluant Jeanne.) Madame...

JEANNE.

Vous devez avoir très chaud, monsieur?

VANEUSE.

Nullement.

JEANNE.

Voulez-vous boire?

VANEUSE.

Merci. J'attendrai ma fille et mon gendre. Ils ont pris par Ville-d'Avray. Ils avaient parié qu'ils arriveraient quand même avant moi. Jeunes présomptueux!

JEANNE.

Je vais préparer des rafraîchissements.

Elle entre dans sa maison.

SCÈNE VI

CHAMBRAY, VANEUSE.

VANEUSE.

Tu devrais en faire.

CHAMBRAY.

Quoi?

VANEUSE.

De la bicyclette.

CHAMBRAY.

Je suis trop vieux. Je n'ai que trois ans de moins que toi.

VANEUSE.

C'est pourtant bon. Ça empêche de penser.

CHAMBRAY.

Tu as peur que la pensée ne te dévore?

VANEUSE.

Ne te fiche pas de moi. Si tu avais mes embêtements...

CHAMBRAY.

Quels ?

VANEUSE.

Toujours les mêmes.

CHAMBRAY.

Mon pauvre ami, rends-moi cette justice que j'ai fait pour toi ce que j'ai pu. Je t'ai prêté dans ces dernières années pas mal d'argent, soit dit sans reproche; et cela, remarque-le bien, pour te permettre, en somme, de mener une vie que je condamne et qui me dégoûte.

VANEUSE.

Oui, tu as été gentil... je ne te demande rien... Je n'ai pas de chance, voilà tout.

CHAMBRAY.

Range-toi.

VANEUSE.

Plus possible.

CHAMBRAY.

Tu as ta fille. Tu aurais un foyer, si tu voulais.

VANEUSE.

La maison de ma fille n'est pas un foyer. Yoyo est charmante, mais elle n'est pas plus sérieuse que son père.

CHAMBRAY.

C'est toi qui l'as élevée.

VANEUSE.

Autrement dit, elle n'a pas été élevée du tout.

CHAMBRAY.

Elle t'aime pourtant ?

VANEUSE.

Je crois même qu'elle n'a jamais aimé que moi. Elle me trouve chic.

CHAMBRAY.

Et ça ne te remplit pas le cœur. Il te manque quelque chose.

VANEUSE.

Ah ! c'est triste d'avoir notre âge.

CHAMBRAY.

L'âge de la solitude. Tu commences à t'en apercevoir ? Oui, quand on est hors de la règle naturelle, soit comme toi qui n'as jamais pris le mariage ni la paternité au sérieux, soit comme moi qui ne me suis pas marié, à partir de la cinquantaine on ne sait plus que faire de soi.

VANEUSE.

C'est vrai... Le jour, ça va encore. On joue son rôle de son mieux. On est soutenu par la galerie. Mais quand elle n'est plus là... Si je te disais que je n'ose presque plus rentrer chez moi !... Sais-tu ce qui me fait rester au cercle, où cependant je ne m'amuse guère, jusqu'à des trois heures du matin ? Eh bien, mon ami, c'est l'épouvante d'être seul, pas autre chose... Je t'ennuie ?

CHAMBRAY.

Pas du tout. Tu es mon ilote. Tu me rends service.

VANEUSE.

Et puis, on a beau lutter, faire bonne contenance, il y a la machine qui ne va plus, les rhumatismes, les gastralgies... Et personne pour vous soigner... On ne peut plus jouir de rien; et c'est d'autant plus atroce que l'on continue à faire mécaniquement les gestes des gens qui s'amusent, parce qu'on n'a jamais appris à en faire d'autres.

CHAMBRAY.

Je te plains. Mais tu n'avais qu'à vivre autrement. Tu aurais pu, si tu avais voulu. Tu as eu une femme excellente : il fallait être un bon mari. Il ne fallait pas traiter ta fille comme un joujou. Tu aurais de bons souvenirs, de bonnes habitudes une intimité, un coin bien chaud. Ta fille, autrement élevée, aurait consenti à te faire grand-père, ce qui doit être délicieux. Au lieu de cela...

VANEUSE.

Eh bien, dis donc, et toi?

CHAMBRAY.

Quoi? moi?

VANEUSE.

Toi non plus, tu n'as pas de foyer. Tu en as même moins que moi.

CHAMBRAY.

D'abord ce n'est pas sûr. Et puis, moi, ce n'est pas ma faute.

VANEUSE.

Allons donc!

CHAMBRAY.

Non, ce n'est pas ma faute. Il y a quarante ans, — quarante ans! — j'ai aimé une jeune fille, moi, si tu veux le savoir. Je dis : aimé absolument, de toutes les forces de mon esprit et de mon cœur... Mais qu'est-ce que je te raconte là? c'est de l'hébreu pour toi.

VANEUSE.

Je te demande pardon. J'ai aimé comme ça moi aussi.

CHAMBRAY.

Et même plusieurs fois?

VANEUSE.

Et même pas mal de fois.

CHAMBRAY.

Moi, ça ne m'est arrivé qu'une fois. Voilà entre nous toute la différence.

VANEUSE.

Mais, puisque tu l'aimais tant, il fallait l'épouser.

CHAMBRAY.

Évidemment; mais, le jour où je m'étais promis de me déclarer, elle me donna le plus horrible témoignage d'estime : elle me confia affectueusement qu'elle en aimait un autre, — oh! un garçon très bien, beaucoup mieux que moi, — et que le mariage était décidé.

VANEUSE.

Et alors?

CHAMBRAY.

Alors, je suis parti; j'ai été découvrir mon petit coin d'Afrique.

VANEUSE.

Et elle?

CHAMBRAY.

Je ne l'ai pas revue depuis, et je ne sais pas ce qu'elle est devenue. Je suis resté seul; j'ai voyagé; j'ai travaillé, et beaucoup. Et puis, à un moment, j'ai eu peur de devenir comme toi...

VANEUSE.

Merci.

CHAMBRAY.

A un certain tournant de la vie, quand on n'a pas de famille, il faut s'en faire une. Aimer un enfant, et j'ai eu le bonheur de trouver Jeanne. Aimer les hommes, — ou du moins s'occuper d'eux, ce que je trouve plus facile que de les aimer, — et tu sais ce que j'ai fait pour mes ouvriers. Ce n'est pas que je compte beaucoup sur leur reconnaissance: je fais, si tu veux des expériences de charité... Et comme cela, je vis, pas trop malheureux... Mais voici ta fille.

SCÈNE VII

LES MÊMES, YOYO et MONTAILLE en costume de cyclistes, JEANNE, MARTIGNY.

YOYO. Elle arrive sur la scène à bicyclette et descend devant la rampe.

Bonjour.

VANEUSE.

Bravo!

MARTIGNY.

Bravo! bravo!

YOYO, après avoir donné des poignées de main.

Vingt-huit kilomètres en soixante-cinq minutes.

VANEUSE.

Moi, quinze en trente-cinq minutes.

CHAMBRAY.

Tu disais quarante, tout à l'heure.

VANEUSE, examinant la bicyclette de Yoyo.

Tu as changé ta machine?

YOYO.

Seulement le pneu, c'est un Dickson.

VANEUSE.

Moi, j'ai un Simpson; je m'en trouve très bien.

MONTAILLE, très grave.

L'obturation est plus complète dans le Dickson.

CHAMBRAY.

Ah?

YOYO.

Oui. C'est Tomy qui m'a conseillé le Dickson.

CHAMBRAY.

Qui ça, Tomy?

YOYO. Elle parle pendant toute la scène d'une voix lente et détachée, presque sans inflexion.

Celui qui détient le record de l'heure sur piste.

CHAMBRAY.

Fichtre!

YOYO.

Il a des jambes, non, mais des jambes!.... Et, là-dessus, un corps d'enfant.

MONTAILLE.

C'est, d'ailleurs, un homme parfaitement élevé.

CHAMBRAY.

Allons, tant mieux... Est-ce que vous croyez que cette conversation nous amuse?

YOYO.

Non, je ne le crois pas. Mais, quand on en fait, on ne peut plus parler que de ça, c'est connu. Il ne faut pas nous en vouloir... C'est, d'ailleurs, un exercice excellent pour les mœurs. Depuis que je monte là-dessus, je ne songe presque plus à faire des bêtises.

MARTIGNY.

Très drôle!

MONTAILLE, sévère.

Yolande!

CHAMBRAY, à Yoyo.

Pourquoi parlez-vous comme ça?

YOYO.

Comme quoi?

CHAMBRAY, l'imitant

Comme ça.

YOYO.

Nous parlons toutes comme ça dans ma bande, pour marquer que nous nous embêtons.

MONTAILLE, *sévère.*

Voyons, chère amie...

CHAMBRAY.

Quelle bande ?

YOYO.

Vous ne devez pas connaître... sauf, peut-être, la baronne Mosca.

CHAMBRAY.

Celle qui ?...

YOYO.

Oui, celle qui.

CHAMBRAY.

Vous la voyez ?

VANEUSE.

Yoyo l'a rencontrée une ou deux fois... par hasard.

YOYO.

Non, papa ; je la vois très souvent.

VANEUSE.

Ce n'est pas ce que tu fais de mieux, mon enfant.

YOYO.

Pourquoi ?

VANEUSE.

Dame ! tu sais ce qu'on dit...

YOYO.

Qu'est-ce que ça fait, ce qu'on dit ?

CHAMBRAY.

Et même, qu'est-ce que ça fait, ce qu'on fait ?

YOYO.

Oui, qui ça dérange-t-il ?

JEANNE, *naïvement.*

Oh ! Yoyo... et Dieu ? Toi qui étais si pieuse au couvent !

YOYO.

Pauvre petite Jeanne ! (*Elle l'embrasse.*) Enfin, que voulez-vous ? Mosca m'amuse parce qu'elle s'embête encore plus que moi.

CHAMBRAY.

Voulez-vous être gentille ?

YOYO.

Je le suis toujours avec vous.

CHAMBRAY.

Dites-moi une de vos journées.

YOYO.

Laquelle ?

CHAMBRAY.

Celle que vous voudrez.

YOYO.

Alors, hier. Lever à dix heures. Bicyclette. Déjeuner à Madrid avec Mosca. Couturière à deux heures. A trois, Bodinière : audition de chansons obscènes du vieux temps. A quatre et demie, visite à l'exposition des « Défaillants »...

CHAMBRAY.

Vous aimez la peinture ?

MONTAILLE.

Beaucoup.

YOYO.

Pas du tout. De cinq à sept... je passe.

CHAMBRAY.

Pourquoi ?

YOYO.

Ça ne vous regarde pas.

MONTAILLE, *sévère.*

Yolande !

YOYO.

Ni vous non plus, mon ami.

MARTIGNY, *rire forcé.*

Ah ! ah ! ah !

CHAMBRAY, *à Martigny.*

C'est donc drôle ? (*A Yoyo.*) Et puis ?

YOYO.

Dîné avec papa aux Ambassadeurs. Puis, à la Comédie-

Parisienne, *Loth*, tétralogie mystique. Ça a duré jusqu'à deux heures du matin.

CHAMBRAY.

Vous aimez la littérature ?

MONTAILLE.

Beaucoup.

YOYO.

Pas du tout.

CHAMBRAY.

Et... c'était bien ?

YOYO.

C'était dégoûtant. Le sujet était loyalement traité.

VANEUSE.

Ça, oui. Je ne sais vraiment pas où nous allons.

YOYO.

Aux abîmes, papa.

MARTIGNY, faisant le plaisant.

Tout droit.

Chambray hausse les épaules.

CHAMBRAY.

Et avant-hier ?

YOYO.

La même chose. Variantes insignifiantes.

CHAMBRAY.

Et vous êtes contente de vous ?

YOYO.

Mon Dieu...

CHAMBRAY.

Si ! si ! vous êtes contente de vous, cela saute aux yeux. Eh bien, vous savez ? vous avez tort. Car, ne vous faites pas d'illusion, c'est à la portée de tout le monde de ne chercher que son plaisir, au point de ne plus savoir où il est, et de rayer de sa vie le devoir, et de n'aimer personne, et de ne s'étonner de rien, et de s'embêter, et de se morphiniser, et de s'affoler les nerfs, et de se vider le cerveau...

VANEUSE.

Eh ! dis donc, tu l'arranges bien !

CHAMBRAY, à Yoyo.

Mon âge me permet de vous dire certaines choses, mon enfant.

MONTAILLE.

Assurément.

YOYO.

Allez ! allez ! j'aime tant quand vous m'injuriez !...

CHAMBRAY.

En somme, vous êtes tout bonnement une jolie petite anarchiste d'en haut...

YOYO.

Aussi, ce que je comprends ceux d'en bas !... Au moins, ceux-là aussi trouvent la vie bête, et le font savoir !

MONTAILLE, sévère.

Yolande, vous allez décidément trop loin. Vous ne devriez

pas, même en plaisantant, quand il s'agit des pires ennemis de la société...

YOYO.

Vous avez peur d'eux ?... Bah ! après nous la fin du demi-monde ! comme dit une de mes amies.

MARTIGNY.

Elle est impayable.

CHAMBRAY.

Vous trouvez? Mais, mon pauvre Pierre, vous ne pouvez pas penser ce que vous dites ! Mais voilà une demi-heure que vous riez faux, — heureusement pour vous ! Mais vous avez des principes, vous ! Mais vous avez des vertus, vous, de bonnes vieilles vertus ! Mais vous êtes un bon et brave garçon...

JEANNE.

Très bien, mon oncle !

CHAMBRAY.

... Alors, pourquoi faire le malin ?

MARTIGNY, piqué.

Mais, j'ai bien le droit, comme un autre...

CHAMBRAY.

Vous aimeriez mieux que je vous considère comme un gredin ? ou comme un dilettante ? (A Yoyo.) Vous finirez par me le gâter, vous, et, vrai ! ce serait mal.

YOYO.

Lui ? pas de danger. Il est condamné à l'innocence.

MARTIGNY, prenant un air fin.

On croit ça.

CHAMBRAY.

Le voilà encore qui va se vanter. (Entre Gertrude.) Qu'est-ce qu'il y a, Gertrude?

GERTRUDE.

Monsieur, ce sont les enfants. Depuis qu'on leur a dit qu'ils n'iraient pas à cette matinée, ils ne cessent pas de pleurer, et je ne sais plus quoi en faire.

JEANNE.

J'y vais.

CHAMBRAY.

Non, non, reste. Je m'en charge.

YOYO.

Pauvres petits!

CHAMBRAY.

Vous aimez les enfants?

MONTAILLE.

Beaucoup.

YOYO.

Je les ai en horreur.

CHAMBRAY.

Je l'attendais. C'est pour ça que vous n'en avez pas?

YOYO.

Évidemment.

Chambray entre dans la maison, avec Gertrude.

JEANNE.

Vous savez que des rafraîchissements vous attendent dans le kiosque ?

Elle se dirige vers la gauche ; les autres la suivent.

MONTAILLE, *chemin faisant à Martigny.*

Cher ami, je vous ai ménagé une surprise.

MARTIGNY.

Quoi donc ?

MONTAILLE.

Puisque c'est une surprise !

MARTIGNY, *à part.*

Il me fait trembler.

Ils disparaissent. Vaneuse et Yoyo sont restés en arrière.

SCÈNE VIII

VANEUSE, YOYO.

VANEUSE, *faisant signe à Yoyo de s'approcher.*

Yoyo !

YOYO.

Tu ne parais pas en train, mon pauvre papa ?

VANEUSE.

Non.

YOYO.

Encore une culotte ?

VANEUSE.

Oui.

YOYO.

Ne joue plus.

VANEUSE.

Ne dis donc pas de bêtises... Yoyo, ma petite Yoyo, tu ne pourrais pas prêter cinquante louis à ton vieux père?

YOYO.

Je ne les ai pas.

VANEUSE.

Tu sais que je t'ai toujours rendu, très exactement...

YOYO.

Je te répète que je ne les ai pas.

VANEUSE.

Tant pis.

YOYO.

Mais je les aurai peut-être.

VANEUSE.

Quand?

YOYO.

Dans quelques jours.

VANEUSE.

C'est long.

YOYO.

Enfin... je m'occuperai de toi. Parole! Ça m'embête,

parce que je ne suis pas riche. Mais ça m'amuse aussi, parce que, vois-tu ? papa, tu es mon excuse. Et puis, je t'aime bien.

VANEUSE.

Tu es une bonne fille.

YOYO.

Meilleure qu'on ne croit.

Vaneuse va rejoindre les autres.

YOYO, *appelant.*

Monsieur Martigny ! J'ai quelque chose à vous dire... Dans le plus strict tête-à-tête. Tu permets, Jeanne ?

JEANNE, *de loin, on la sent un peu contrainte.*

Il n'a pas besoin de ma permission.

MARTIGNY, *arrivant.*

Voilà.

YOYO.

Plus vite, monsieur. Vous avez l'air d'un chien qu'on fouette.

SCÈNE IX

YOYO, MARTIGNY.

MARTIGNY.

Vous êtes folle. Vous voudriez donner des soupçons à Jeanne que vous ne vous y prendriez pas autrement ; vous...

YOYO.

Pourquoi n'es-tu pas venu hier?

MARTIGNY.

Pas eu moyen.

YOYO.

Tu m'as fait poser plus d'une heure.

MARTIGNY.

Je vous demande pardon. J'ai été moi-même assez ennuyé...

YOYO.

Si tu en as assez, il faut le dire.

MARTIGNY.

Comment pouvez-vous croire?...

YOYO.

Dis-moi « tu ».

MARTIGNY.

Comment peux-tu croire?...

YOYO.

Tu me voudrais plus sentimentale, n'est-ce pas? plus romanesque, faisant plus de phrases... Mais enfin, quand nous sommes tous deux, là-bas, dans notre chez nous... est-ce que cela t'est si douloureux?

MARTIGNY.

Dame! non.

YOYO.

Tu m'aimes toujours?

MARTIGNY.

Dame! oui.

YOYO.

Moi, je t'aime, au fond, parce que tu es un très honnête homme, — sans blague! — et que ça me change des gens que je vois. Je sens que je puis m'appuyer sur toi... Heureusement; car j'ai bien des ennuis.

MARTIGNY, *sans enthousiasme.*

Dites-les.

YOYO.

Volontiers, quoique tu n'aies pas l'air de désirer beaucoup les entendre. Et ce que je te comprends! Enfin, voici. Mon mari dépense un argent fou à ses vieilleries...

MARTIGNY.

Moi aussi. Il a toujours des surprises à me faire, des « occasions » dont il m'oblige à profiter.

YOYO.

C'est qu'il a du goût pour toi; et tu avoueras que tu lui dois bien de paraître t'intéresser, de temps en temps, aux choses qui l'intéressent.

MARTIGNY.

Je ne dis pas.

YOYO.

Donc, Robert dépense beaucoup; et, d'autre part, il tient, — comme toi, — à ce que je sois un peu élégante... Tu prévois la conclusion?

MARTIGNY.

Oui.

YOYO.

Elle est en effet banale... Une note de couturière...

MARTIGNY.

Mais, ma chère amie, j'ai très peu d'argent. Montaille me ruine avec ses meubles. Vous-même, je vous ai déjà aidée...

YOYO.

Dis-moi « tu ».

MARTIGNY.

Je t'ai déjà aidée pas mal de fois. J'ai pu, jusqu'à présent, dissimuler à Chambray ce surcroît de dépenses... Mais je vous assure...

YOYO.

Dis-moi « tu ».

MARTIGNY.

Mais je t'assure que Chambray finira par s'apercevoir...

YOYO.

Tu sais que c'est mufle, ce que tu me dis là?

MARTIGNY.

Yoyo!

YOYO.

Juge toi-même.

Un silence.

MARTIGNY.

Enfin... Combien ?

YOYO.

Pas grand'chose. Cent cinquante louis.

MARTIGNY.

Eh bien... tu les auras.

YOYO.

Demain?

MARTIGNY.

Oui.

YOYO.

Tu me les apporteras?

MARTIGNY.

Eh bien... oui.

YOYO.

Tu es gentil. Tu l'es un peu malgré toi. Mais tu es très gentil.

MARTIGNY.

Prends garde!

Chambray sort de la maison. Jeanne, l'apercevant, va au-devant de lui, suivie de Vaneuse et de Montaille. Yoyo et Martigny se séparent.

SCÈNE X

TOUS, puis UN COMMISSIONNAIRE.

JEANNE, à Chambray.

Les enfants sont consolés?

CHAMBRAY.

Parfaitement. (Bas.) Pourquoi as-tu laissé ton mari en tête à tête avec Yoyo?

JEANNE.

Mais...

YOYO, à Vaneuse, pendant que Chambray et Jeanne continuent à causer ensemble, et Martigny avec Montaille.

Tu auras tes cinquante louis, papa.

VANEUSE.

Quand?

YOYO.

Demain soir.

VANEUSE.

Je t'adore.

A ce moment, arrive, par la droite, un commissionnaire apportant un meuble sur un crochet.

MONTAILLE, au commissionnaire.

Par ici! Par ici!

MARTIGNY.

Qu'est-ce que c'est que ça?

MONTAILLE.

C'est la surprise que je vous ai annoncée, mon cher Martigny... Un pur bijou florentin, fin quinzième siècle. J'ai bien vu l'autre jour que vous en aviez envie, et j'ai eu l'égoïsme de vous dire que je ne voulais pas m'en séparer. Mais c'est un vilain sentiment, dont je me punis aujourd'hui. Cette merveille est à vous.

MARTIGNY, écrasé.

Et... combien?

MONTAILLE.

Ne parlons pas de cela... Je l'ai payé trois mille...

MARTIGNY.

C'est entendu.

JEANNE. Elle a tout compris. Elle s'avance vers Yoyo; mais, au moment où elle va parler, elle chancelle, et tombe dans les bras de Chambray. Yoyo s'approche; mais Jeanne, revenue à elle :

Non! pas toi! Va-t'en!

Martigny s'approche à son tour.

CHAMBRAY, à Martigny.

Non, pas vous! Laissez-nous! Laissez-nous tous!

YOYO, à Vaneuse.

Viens, papa.

MONTAILLE, toujours calme.

Notre présence, en effet, ne pourrait que gêner... (Tranquillement, la main tendue à Martigny.) Cher monsieur...

Martigny, ahuri, lui donne la main.

CHAMBRAY. Il entraîne Jeanne vers la maison.

Gertrude! Gertrude! (Gertrude paraît sur le seuil. Il lui remet Jeanne; puis, se retournant vers le commissionnaire.) Remportez ça!... Mais voulez-vous remporter ça! (Fermant la porte au nez à Martigny qui veut entrer derrière lui.) Vous pouvez vous vanter d'être un joli coco!

ACTE DEUXIÈME

Un salon ; porte de la chambre de Jeanne à droite ; porte à gauche ; porte de sortie au fond. — Huit heures du matin.

SCÈNE PREMIÈRE

MARTIGNY, puis CHAMBRAY.

MARTIGNY, frappant très doucement à la porte de droite et appelant.

Jeanne !... Son oncle me l'a enlevée hier soir et ne l'a plus lâchée. On m'a relégué dans ma chambre, tout seul. (Frappant de nouveau, un peu plus fort.) Jeanne !... Si j'osais !... Mais je n'ose pas... Non, je n'ose pas.

CHAMBRAY, entrant par la porte où Martigny vient de frapper.

Qu'est-ce que vous faites là, vous ?

MARTIGNY.

Je voudrais voir Jeanne.

CHAMBRAY.

Elle dort.

MARTIGNY.

J'attendrai qu'elle soit réveillée.

CHAMBRAY.

Non. Vous lui feriez mal en vous montrant.

MARTIGNY.

Mais enfin...

CHAMBRAY.

Enfin quoi?

MARTIGNY.

Je suis son mari.

CHAMBRAY.

Ça m'est égal. Je l'ai sous ma garde; je ne vous la laisserai pas approcher.

MARTIGNY.

Elle est forte!

CHAMBRAY.

C'est comme ça, mon ami.

MARTIGNY.

Si je voulais pourtant?

CHAMBRAY.

Mais vous ne voudrez pas. La pauvre petite a passé la nuit à sangloter. C'était à fendre le cœur.

MARTIGNY.

Eh! moi non plus, je n'ai pas dormi de la nuit.

CHAMBRAY.

Nous l'avons veillée, Gertrude et moi. Elle s'est assoupie vers le matin.

MARTIGNY.

Moi pas.

CHAMBRAY.

Ce qu'il lui faut, c'est le repos le plus absolu. Laissez-la tranquille: c'est ce que vous pouvez faire de mieux pour elle.

MARTIGNY.

Je suis bien malheureux!

CHAMBRAY.

Si vous vous figurez que je vais vous plaindre!... Écoutez, Pierre; j'avais beaucoup d'amitié pour vous; je vous avais confié ce que j'ai de plus cher au monde... J'étais si tranquille sur votre compte, que j'avais beau être informé du petit commerce de Montaille, je ne me suis jamais demandé d'où venaient toutes ces horreurs. (Il montre les bahuts dont le salon est encombré.) Je ne soupçonnais même pas ce qui aurait dû me crever les yeux; je croyais aux ventes, je croyais aux trouvailles chez les brocanteurs; je croyais à tout ce que vous nous racontiez... Est-ce que je pouvais me douter qu'avec cette figure-là... Ah! vous m'avez joliment trompé!... Voyons, voyons, pourquoi avez-vous fait cela?

MARTIGNY.

Je ne sais pas.

CHAMBRAY.

N'aviez-vous pas un foyer charmant? une femme adorable? des enfants délicieux? la vie la plus douce et la plus

commode, celle qui convenait le mieux à votre caractère? Est-ce que même nous n'avons pas toujours cherché, Jeanne et moi, à vous épargner les petits soucis et les petites responsabilités du ménage? Enfin, n'étiez-vous pas heureux?

MARTIGNY.

Mon Dieu...

CHAMBRAY.

Ah çà! vous n'allez pas dire que vous n'étiez pas heureux?

MARTIGNY.

Évidemment si, je l'étais. Ça peut même se démontrer. Mais...

CHAMBRAY.

Un brave garçon comme vous, fait pour la vie de famille, plutôt timide et empêtré... avoir une maîtresse! et celle-là!

MARTIGNY, piqué.

Eh bien quoi, celle-là?

CHAMBRAY.

Je ne voudrais rien vous dire de désagréable: mais voilà une fantaisie qui ne va guère à votre genre, mon pauvre enfant.

MARTIGNY.

Quoi, mon genre? Il faut croire que tout le monde ne me trouve pas si empêtré, comme vous dites... Et puis, de quoi s'agit-il au fond? Est-ce que j'ai mis mon cœur là dedans? Est-ce que je suis le premier mari qui... Ah! mon Dieu, voilà-t-il pas une affaire?

CHAMBRAY.

Vous devenez odieux, mon cher ami, tout simplement.

MARTIGNY.

Non, mais c'est vous qui me faites dire des choses... Si je pouvais seulement parler à Jeanne!... Car, au bout du compte, elle a, tout au plus, des soupçons?

CHAMBRAY.

Elle sait tout.

MARTIGNY.

Mais comment? Ce n'est pas l'envoi de ce machin florentin (est-il seulement florentin?) qui l'aurait éclairée si elle n'avait pas su autre chose, si elle n'avait pas été avertie... Qui est-ce qui a bien pu lui dire?...

CHAMBRAY, *un moment embarrassé.*

Elle a deviné, parbleu, avec son instinct de femme... de femme jalouse...

MARTIGNY.

Elle deviner? Pauvre petite! Elle, si innocente et si confiante?... Non, je vous dis que quelqu'un a dû la mettre sur la voie. Sapristi! si je connaissais l'animal!...

CHAMBRAY.

Elle sait tout, voilà le fait. Et, comme c'est une créature très candide, très loyale, que votre trahison a dû, par conséquent, bouleverser tout entière, et aussi une âme tendre et aimante, capable, sous sa douceur, de sentiments très profonds... enfin, qu'est-ce que vous voulez? c'est triste à dire, mais je me demande si elle pourra jamais vous pardonner. En tout cas, bien sincèrement, je vous conseille, dans votre intérêt, de ne pas la voir en ce moment. Ce serait maladroit; cela ne ferait qu'exaspérer sa souffrance et sa rancune. Croyez-moi, mon ami, ne la voyez pas; laissez

passer la crise... C'est d'ailleurs le meilleur moyen de lui dérober certaines démarches... probablement inévitables, et qu'elle ne doit pas connaître.

MARTIGNY.

Quelles démarches?

CHAMBRAY.

Dame! mon ami, quand on s'est offert la femme d'un autre et qu'il en est informé, il faut généralement s'attendre...

MARTIGNY.

Tiens! c'est vrai... Montaille va sans doute m'envoyer ses témoins. Je n'y avais pas encore pensé.

CHAMBRAY.

Il va sans dire, mon ami, que, si vous souhaitez mon assistance... J'ai assez l'expérience de ces choses-là.

MARTIGNY.

Merci, vous êtes bien bon... Mais, je suis bête! Il ne sait rien, Montaille. Il ne veut rien savoir, c'est même sa force. Il m'a tendu la main en s'en allant. Ainsi!

CHAMBRAY.

Il peut se raviser. L'éclat a été si public, qu'il est difficile, même à lui, de faire celui qui ne comprend pas.

MARTIGNY.

Nous verrons bien.

CHAMBRAY.

Le drôle est extrêmement fort à l'épée.

MARTIGNY.

Eh! qu'est-ce que ça me fait?

CHAMBRAY.

Je savais, Pierre, que vous étiez brave.

MARTIGNY.

Oh! mon Dieu, non. Mais tout m'est indifférent, à l'heure qu'il est, sauf une chose. Je veux voir Jeanne. Toute fâchée qu'elle est, je vous jure que, si je pouvais lui parler, lui dire mon chagrin, et aussi lui expliquer... bref, lui faire lire dans mon cœur, et puis... la prendre, l'embrasser comme je l'aime, — elle me pardonnerait, elle ne pourrait pas ne pas me pardonner.

CHAMBRAY, glacial.

Je vous ai prévenu qu'elle dormait.

MARTIGNY.

Au moins, laissez-moi la regarder... rien qu'un peu, en entr'ouvrant la porte tout doucement. J'ai besoin de la voir.

CHAMBRAY.

Vous êtes fou.

MARTIGNY.

Je veux la voir...

CHAMBRAY.

Non!

MARTIGNY.

Et je la verrai!

CHAMBRAY.

Essayez donc!

Il lui barre la porte.

MARTIGNY.

Sapristi de sapristi ! Si vous n'étiez pas mon maître, et si je ne vous avais pas appelé mon oncle pendant six ans...

CHAMBRAY.

Il est neuf heures. Vous devriez être à l'usine depuis longtemps. Allez-y, ça vous calmera.

MARTIGNY.

J'y vais, mais ça ne me calmera pas.

Il sort par la porte du fond.

SCÈNE II

CHAMBRAY, puis JEANNE.

CHAMBRAY, seul.

La prendre ?... l'embrasser ?... Est-ce qu'il se figure, l'imbécile, qu'une femme délicate et fière comme Jeanne... (Frappant à la porte de droite). On peut entrer ?

JEANNE, de la coulisse.

Je viens, parrain.

Elle entre.

CHAMBRAY.

Comment ! tu t'es levée ? Quelle imprudence !

JEANNE.

Oh ! je suis malheureuse, mais je ne suis pas malade.

CHAMBRAY.

Mais si, tu es malade... Ces pauvres petites mains glacées...

Couvre-toi bien au moins, ma chérie, et ne te fatigue pas, surtout... Assieds-toi là... dans la bergère... Tu y dormais de bons sommes quand tu étais petite, et tu n'y tenais guère de place... Tu as eu tort de grandir, Jeanne.

JEANNE.

Je voudrais voir Pierre.

CHAMBRAY.

Il est sorti.

JEANNE.

Sans demander à me voir?

CHAMBRAY.

Je lui ai dit que tu dormais.

JEANNE.

Et il n'a pas insisté?

CHAMBRAY.

Je te répète qu'il vient de sortir.

JEANNE.

Et moi qui l'attendais! Il me semblait pourtant que son premier mouvement aurait dû être de venir à moi, pour me parler... m'expliquer... oh! mon Dieu, même pour me mentir.

CHAMBRAY.

Il faut être juste, Jeanne; tu l'as toi-même repoussé hier soir.

JEANNE.

Belle raison! Il n'avait qu'à rester malgré moi... Je n'étais pas assez forte, je suppose, pour le mettre dehors... Mais

que vous a-t-il dit? Quelle figure a-t-il? Est-ce qu'il se rend compte du mal qu'il m'a fait?

CHAMBRAY.

Il est très ennuyé.

JEANNE.

Seulement ennuyé?

CHAMBRAY.

Oh! devant moi, il se croit obligé de faire l'homme fort, de feindre le détachement et l'insouciance. Les êtres faibles comme lui ont de ces vanités... peut-être de ces timidités. C'est même la seule excuse que je voie à certaines paroles qui lui ont échappé...

JEANNE.

Quoi? qu'a-t-il dit?

CHAMBRAY.

Rien... une simple bravade. Il a dit : « Voilà-t-il pas une affaire! »

JEANNE.

Il a dit cela? Mais c'est affreux, parrain; c'est cruel, c'est méchant, c'est...

Elle est prête à pleurer.

CHAMBRAY.

Voyons! voyons! Il ne le pensait pas. Il essaye de se tromper lui-même. Faisons-lui l'honneur de croire qu'au fond il n'a pas la conscience si tranquille... Et veux-tu un conseil? Donne-lui le temps de réfléchir à ce qu'il a fait, laisse-le à sa solitude, et il ne tardera pas à te revenir. Mais ne cherche pas à le voir, ne fais pas un pas vers lui. Ce serait donner raison à son insouciance apparente, le confir-

mer dans l'idée qu'il n'est pas si coupable et que, en effet, ce n'est pas une affaire... Comprends-tu?

JEANNE.

Oui, parrain. Au reste, après ce que vous m'avez rapporté, je vous jure que je n'ai plus aucune envie de le voir ni de l'entendre.

CHAMBRAY.

Bien! très bien!

JEANNE.

J'avais tant de confiance en lui! je le croyais si honnête, si sincère, si loyal! Et j'étais si persuadée qu'il m'aimait!... Ce n'est pas qu'en y réfléchissant un peu...

Elle s'interrompt.

CHAMBRAY.

Quoi?... Dis!

JEANNE.

C'est assez difficile, parrain.

CHAMBRAY.

Pas avec moi. Moi, tu peux tout me dire.

JEANNE.

Certes il m'aimait bien. Il était très doux, très tendre... Mais...

CHAMBRAY.

Mais?

JEANNE.

Mais il me semble que ce n'était jamais un abandon absolu. Quelquefois... souvent... je ne puis dire qu'il fût précisément distrait... ou inquiet, mais — ce n'est là qu'une

impression, parrain, — c'était... comme s'il avait songé à autre chose... ou comme s'il avait craint qu'il n'y eût quelqu'un derrière les portes... C'est bête, ce que je vous dis là.

CHAMBRAY.

Que veux-tu? il faut prendre les gens comme ils sont. Pierre est un timide, un incertain...

JEANNE.

Peut-être l'aimait-il déjà, l'autre?

CHAMBRAY.

Peut-être.

JEANNE.

Mais comment a-t-elle pu le prendre? Car ils n'ont ni le même caractère, ni le même esprit, ni les mêmes goûts, ni la même vie, ni rien. Je suis sûre que, à l'origine du moins, il y avait dans Yolande beaucoup de choses qui déplaisaient à Pierre.

CHAMBRAY.

A l'origine, c'est possible. Mais cela montre justement qu'elle le tient par quelque chose de secret et qu'il vaut mieux ne pas approfondir.

JEANNE.

Quoi, parrain?

CHAMBRAY.

Hum! c'est un peu délicat... Tu es, toi, trop pure, trop innocente, ma chérie. Cette coquine lui offrait sans doute... ce que tu ne pouvais pas lui donner... Elle savait, elle, vaincre ses distractions. Elle a de l'expérience, elle, une longue expérience, acquise dans des collaborations variées...

Elle sait ce qui plaît, ce qui mord, ce qui tient... Comprends-tu ?

JEANNE.

Un peu... Ainsi, par exemple, elle sait s'habiller.

CHAMBRAY.

Oui, elle sait... s'habiller aussi.

JEANNE, *comprenant un moment après.*

Oh !... Mais, parrain, où, comment se voyaient-ils ?

CHAMBRAY.

Ils ont dû suivre la coutume... Garçonnière de rez-de-chaussée dans les quartiers neufs ; petite porte en avant de la loge du concierge ; des meubles de cocotte... — car je pense qu'il n'y fourrait pas les meubles de Montaille ; c'eût été manquer de tact... Beaucoup de fleurs — et du porto — les jours où elle venait... Ou bien qui sait ? tout bonnement l'hôtel garni... Et puis, il y a les fiacres.

JEANNE.

Oh !

CHAMBRAY.

Oui, c'est vilain, mais c'est comme ça.

Un silence.

JEANNE.

Parrain, vous venez de me faire bien du mal ; mais vous avez eu raison de me dire tout cela, et je vous en remercie... Je n'ai plus d'illusions. Je vois maintenant les choses comme elles sont. Il ne m'aime pas, il ne m'a peut-être jamais aimée, et moi je ne l'aime plus. Et c'est le dégoût, plus encore que la douleur, qui a tué mon affection pour lui. Alors, c'est bien simple, nous n'avons qu'à nous séparer. Je ne veux plus le voir, jamais ; je m'en irai ; je...

CHAMBRAY.

Ce n'est pas sérieux, Jeanne? Réfléchis un peu, mon enfant. J'ai eu tort de répondre un peu brutalement à tes questions; j'aurais dù songer qu'une jeune femme et un vieil homme ne pouvaient voir ces vilaines réalités-là du même œil. Mais, je te l'affirme à présent, Pierre n'est pas si coupable que tu te l'imagines. Il n'aime pas Yoyo; ce n'est pas son cœur qu'il lui a donné, et ce n'est pas par le cœur qu'elle le tient, tu peux en être sûre. Alors?

JEANNE.

C'est vous maintenant qui ne comprenez pas, parrain. S'il l'aimait vraiment, avec son cœur, ce serait plus triste en un sens, mais je trouverais peut-être sa conduite moins monstrueuse.

CHAMBRAY.

On dit cela. Mais, s'il avait pour elle une véritable passion, tu dirais : « Si encore ce n'était qu'un caprice d'homme! »

JEANNE.

Peut-être. Cela prouve que, quelle que soit l'espèce de sa trahison, j'ai de quoi souffrir... Et c'est pourquoi je veux m'en aller, demander le divorce...

CHAMBRAY.

Je te répète que tu aurais tort. Un raccommodement tel quel vaudra toujours mieux, crois-moi.

JEANNE.

Non, parrain.

CHAMBRAY.

C'est bien ta pensée?

JEANNE.

Oui.

CHAMBRAY.

Elle est irrévocable?

JEANNE.

Irrévocable.

CHAMBRAY.

Eh bien... soit. Je pourrai me rendre cette justice que j'ai tout fait pour empêcher ce dénouement. Mais, après tout, il aura le mérite des solutions nettes... Pierre n'est pas méchant; mais il est faible, très faible; il pourrait recommencer; tu ne serais jamais tranquille... Et puis, veux-tu que je te dise, Jeanne? Nous ne serons peut-être pas si malheureux. Nous vivrons tous deux, comme autrefois, quand tu étais petite. Est-ce que nous étions si à plaindre, dis? Et ce sera encore mieux qu'autrefois, puisque nous aurons avec nous tes deux petits. (Jeanne s'est mise à pleurer.) Ne pleure donc pas... Jeanne, je t'en supplie, ne pleure pas!

JEANNE.

Ah! mon parrain! mon cher parrain!

Elle se jette sur son épaule.

CHAMBRAY.

Là... là... c'est fini... Et maintenant, Jeanne, il faut que tu me pardonnes.

JEANNE.

Quoi donc, parrain?

CHAMBRAY.

De t'avoir donné un pareil mari. Je ne pouvais pas prévoir... Il semblait t'aimer; il ne te déplaisait pas; j'avais

pour lui de l'estime. Je trouvais tout très bien; j'ai fait ce mariage avec une entière confiance, même avec joie. Et pourtant, — je puis te l'avouer aujourd'hui, — à peine étiez-vous mariés, je n'ai plus été aussi satisfait; j'ai soupçonné que Pierre n'était pas l'homme qu'il te fallait, et que je m'étais trompé sur son compte... Est-ce singulier!

JEANNE, qui n'a pas écouté.

Parrain, où sont les enfants?

CHAMBRAY.

J'ai dit qu'on les promène.

JEANNE.

Je voudrais tant, tant les voir!

CHAMBRAY.

Tu les verras à déjeuner.

JEANNE.

Non, tout de suite, parrain.

CHAMBRAY.

On peut envoyer Gertrude.

JEANNE.

Elle n'en finirait pas. Voulez-vous être bon? Allez les chercher vous-même, parrain.

CHAMBRAY.

Mais, ma chérie, je ne puis te laisser dans l'état où tu es...

JEANNE.

Parrain, je vous en prie.

CHAMBRAY.

Alors il faut bien que j'obéisse. (Il l'embrasse ; fausse sortie.) A ta place, je m'enfermerais.

JEANNE.

Pourquoi ?

CHAMBRAY.

Pour qu'on ne te dérange pas. Tu as besoin de beaucoup, beaucoup de repos... A tout à l'heure.

Il sort par le fond.

SCENE III

JEANNE, puis MARTIGNY.

Jeanne reste songeuse avec des mouvements de tête enfantins, qui expriment la décision et la rancune.

MARTIGNY, dans la coulisse, frappant à la porte de gauche.

Jeanne!

Elle n'entend pas ; il ouvre la porte timidement, s'approche derrière Jeanne, veut l'embrasser.

JEANNE, violemment, lui tournant le dos.

Laissez-moi! Ne me touchez pas!

MARTIGNY, suppliant.

Jeanne!

JEANNE.

Je croyais que vous ne vouliez pas me voir?

MARTIGNY.

Moi? quand je n'ai que cette idée-là depuis hier soir!

Mais d'abord c'est toi qui m'as repoussé. Et puis tu es rentrée dans ta chambre, avec ton oncle, qui m'a fermé la porte au nez. Et, ce matin, ton oncle encore m'a dit que tu dormais.

JEANNE.

Il a bien fait. Mais il fallait insister.

MARTIGNY.

J'ai insisté.

JEANNE.

Pas assez.

MARTIGNY.

Pas assez? Mais j'ai failli bousculer ton oncle, qui me barrait la porte... comme ça... avec ses deux bras. Je ne pouvais pourtant pas lui passer sur le corps.

JEANNE.

Si vous aviez sérieusement voulu me voir... Mais avouez que vous n'y teniez pas.

MARTIGNY.

Ah! c'est trop fort! Je passe une nuit abominable, à rôder dans ma chambre, et puis dans le jardin (il faisait même un froid!) et puis ici, dans ce salon, autour de ta porte, à ruminer les choses que je te dirais pour obtenir mon pardon, des choses bien vraies, va! J'ai la simplicité de croire ce qu'on me disait, que tu dormais, qu'il fallait respecter ton sommeil... Et quand je te trouve seule, enfin! et que j'arrive tout content...

JEANNE, *stupéfaite.*

Tout content!

MARTIGNY.

Oui, tout content, malgré mon chagrin, de pouvoir soulager mon cœur... voilà comme tu me reçois!... Non, là, vrai, c'est trop injuste!

JEANNE.

Ainsi, c'est vous qui me faites une scène! Cela, par exemple, c'est extraordinaire!

MARTIGNY.

Mais non, je ne te fais pas de scène, ma chérie... Seulement... je n'ai pas de chance, je suis maladroit comme toujours, je ne sais pas me faire comprendre... Je ne te fais pas de scène, puisque, au contraire, je viens te dire...

JEANNE.

Me dire quoi?

MARTIGNY.

D'abord, que je t'aime. Tu ne peux pas te figurer combien je t'aime à l'heure qu'il est, et combien je me repens.

JEANNE.

Ah?... Alors pourquoi avez-vous dit tout à l'heure « Voilà-t-il pas une affaire! »

MARTIGNY.

C'est ton oncle qui a eu la charité de te rapporter ça?

JEANNE.

Enfin, l'avez-vous dit?

MARTIGNY.

Eh! c'est sa faute. Il a le talent de me faire dire des sottises. Et puis, quoi? Cela signifiait que ce n'était pas

une affaire par rapport à moi, que je n'y avais rien mis de mon cœur, que ce n'était pas sérieux...

JEANNE.

Et que j'étais bien bonne de m'en émouvoir, mais que, si j'en souffrais, tant pis pour moi! que ma foi détruite, mon cœur brisé, mes larmes, mon désespoir, tout cela vous était égal... Hélas! non, vous ne m'aimez plus.

MARTIGNY.

Encore?... Mais c'est exaspérant à la fin de n'être pas cru, juste au moment de sa vie où l'on est peut-être le plus sincère.

JEANNE, *continuant.*

Ah! je comprends maintenant. J'étais trop naïve, trop innocente. Cette femme vous offrait ce que je ne pouvais pas vous donner. Elle a de l'expérience, elle, une longue expérience, acquise dans des collaborations variées... Elle sait ce qui plaît aux hommes, ce qui les mord, ce qui les tient...

MARTIGNY.

Ce n'est pas toi qui as trouvé ça toute seule.

JEANNE.

Dites tout de suite que je suis trop bête!... Le mieux est de nous séparer, Pierre. Vous pardonner, je ne saurais, car je me souviendrais toujours. Et puis vous êtes faible; vous pourriez recommencer; je ne serais jamais tranquille... Je partirai, avec mes petits enfants, et je ne vous verrai jamais plus...

MARTIGNY.

Mais c'est idiot, ce que tu dis là! C'est tellement idiot que... Tiens, je ne lutte plus. Fais ce que tu voudras.

JEANNE.

Vous êtes résigné?

MARTIGNY.

C'est encore le plus court.

JEANNE.

Alors, adieu.

MARTIGNY.

Adieu. (Un long silence. Elle reste assise, immobile. Il se promène en grommelant. Tout à coup, en passant auprès d'elle :) Tu sais que je me bats avec Montaille?

JEANNE, se dressant, avec un cri involontaire.

Pierre!

MARTIGNY.

Eh bien, non, là, ça n'est pas vrai... Montaille ne sait rien; il ne veut rien savoir, c'est même sa force. Il m'a tendu la main en s'en allant... J'ai voulu t'éprouver, et ça a réussi.

JEANNE.

Vous vous trompez. J'ai eu un mouvement tout irréfléchi, que vous avez provoqué par une ruse indigne. Cela ne prouve rien. C'est une offense ajoutée à d'autres, voilà tout.

MARTIGNY.

Tu es furieuse de t'être trahie, ma petite Jeanne, mais la façon dont tu as crié « Pierre! » prouve que tu m'aimes encore un peu. Et, puisque tu m'aimes encore un peu, tu vas me pardonner, j'en suis sûr... Mais oui! mais oui!... Écoute, je me suis très mal conduit, et tu as le droit de

m'en vouloir, — mais pas trop, ni trop longtemps. Car ce qui est arrivé n'est presque pas ma faute. Bien vrai! Je ne pensais pas à elle; elle m'éloignait plutôt avec son genre, son aplomb, sa blague froide, son air de se moquer du monde; j'étais persuadé que je lui paraissais un bonhomme tout à fait ridicule. Ah! non, je ne songeais pas à lui faire la cour! C'est elle qui me l'a faite. Parfaitement! Comment? Oh! par des moyens on ne peut plus simples et directs. C'est une personne qui s'exprime paisiblement, mais avec beaucoup de clarté. J'avais beau ne pas être fat, il n'y avait vraiment pas moyen de se méprendre sur ses intentions... Bref, c'est elle qui a voulu de moi, et c'est elle qui m'a pris... Je n'ai pas su résister : mais je t'assure que, si tu avais été là, tu aurais toi-même reconnu que, en résistant, j'aurais été par trop bête ou par trop impoli... (Voyant que Jeanne va parler.) Non, ne dis rien; ne fais pas attention à ce qui te choque dans mon histoire; écoute jusqu'au bout, tu répondras après... J'avoue d'ailleurs que, au commencement, cela flattait ma vanité: une aventure, une liaison avec une femme à la mode... je n'avais jamais eu ça. Mais c'est une satisfaction qui n'a guère duré; ça n'était pas assez gratuit pour que je pusse longtemps me faire illusion... Oh! je sais bien que ce n'est pas très... élégant, très... homme du monde de parler ainsi d'une femme avec qui... Mais, ma foi, tant pis pour elle! je ne dis que la vérité, et c'est mon bonheur, c'est le tien que je défends... Donc, je me suis laissé séduire, — comme une fille des champs, mon Dieu oui! — par amour-propre, par lâcheté, par curiosité, si tu veux. Mais que j'en ai eu vite assez! et quelle existence j'ai menée! Oh! le bric-à-brac du mari et (montrant les bahuts du salon) les abominations dont il m'encombrait et que je n'osais pas refuser! Oh! la nécessité de mentir toute la journée! et l'argent qui filait! et la terreur d'être découvert, et l'idée que peut-être un jour tu apprendrais tout, et que je te paraîtrais odieux, et surtout que tu pleurerais, que tu souffri-

rais par ma faute, ma pauvre chérie!... Et je ne l'aimais pas! mais pas du tout! Seulement je ne savais plus comment me tirer de là. J'avais fini par la prendre en horreur... Tiens, le mal que je te disais d'elle, hier, tu crois peut-être que c'était une feinte, une ruse pour détourner tes soupçons? Eh bien, non, Je le pensais. En plein!... Et maintenant je suis désolé sans doute de t'avoir fait cette peine... et de m'être mis dans tous ces embarras; mais au fond je suis content, je respire, parce qu'au moins c'est fini avec elle. Et je t'aime, Jeanne, et je n'ai jamais cessé de t'aimer. Je t'aimais d'autant plus que j'avais plus d'ennuis avec l'autre. Et sois tranquille, tu n'as rien à redouter de l'avenir. Si jamais on m'y reprend, avec les femmes du monde!... Oui, je suis coupable. Oui, j'ai été nigaud, ce qui est encore plus dur à avouer. Mais je t'adore. Dis que tu me crois, Jeanne! Dis que tu me pardonnes!

JEANNE, glissant dans ses bras; presque à voix basse.

Méchant!

MARTIGNY.

Et sais-tu pourquoi j'ai fait cette sottise? pourquoi je n'ai pas su me défendre? Parce que je ne t'avais pas assez. Parce que, toujours, entre toi et moi, entre moi et les enfants, il y avait ton oncle. C'est à lui que nous devons les mauvaises heures que nous venons de passer. C'est lui qui a dit à chacun de nous, en particulier, ce qui pouvait le mieux l'indisposer contre l'autre, et qui a tout fait pour rendre notre... malentendu irréparable... Et tiens, j'y pense, je suis sûr que c'est lui qui t'a mise au courant de mon histoire. Car, bonne et confiante comme tu es, jamais de toi-même tu n'aurais soupçonné... Dis, comment as-tu pu, hier, non seulement deviner, mais avoir une certitude? C'est lui, n'est-ce pas?...

JEANNE.

Oui... Ce meuble italien... Il m'a raconté que M. de Montaille l'avait déjà vendu à plusieurs maris. Alors, quand je l'ai vu arriver, cela, joint à d'autres petits indices...

MARTIGNY.

Ainsi, sans ton oncle, tu n'aurais rien su. Cela aurait fini en douceur, sans que tu souffres, — puisque c'était déjà en train de finir. — Ou plutôt, sans ton oncle, cela n'aurait jamais commencé. Est-ce que tu crois que, si j'avais pu t'avoir bien à moi, être ton mari à mon aise, j'aurais accepté des distractions ailleurs? Mais j'étais comme un étranger dans ma maison. Je n'avais même pas le droit de m'occuper des enfants. J'aurais voulu, quelquefois, me promener avec toi toute seule : mais il était là, toujours; et c'était toujours lui qui te donnait le bras. Et moi, je suivais, piteux, les mains ballantes, — sauf quand je portais ton châle ou ton manteau, ce qui me faisait tout de même plaisir.

JEANNE, souriant à demi.

Pauvre Pierre!

MARTIGNY.

Tu me plains; mais, en me plaignant, tu ne peux pas t'empêcher de sourire. Tu as raison : j'étais un peu ridicule... C'est cette maudite timidité! Il y a toujours eu, pour moi, comme un abîme infranchissable entre sentir ou penser — et agir, traduire en actes mes sentiments. C'est comme si tout témoin me faisait peur. On est bien malheureux d'être comme ça... Chez ton oncle, au contraire, l'action suit la pensée avec une raideur et une ponctualité militaires... Je subissais l'ascendant de son énergie : c'était fatal. Je m'effaçais devant lui; j'avais l'air de reconnaître le premier que

je n'existais presque pas, que j'étais un être négligeable. Alors toi, naturellement, tu me prenais au mot, sans y songer et tout en m'aimant bien... Mais, en somme, c'était ma faute.

JEANNE.

Non, Pierre, ce n'était pas ta faute tant que cela. Je vois bien que c'était un peu la mienne. Je t'aimais bien, comme tu dis, mais je ne te connaissais pas, et voilà que je commence seulement à te connaître. Il est vrai que tu ne t'es jamais montré ainsi : mais c'était à moi de te découvrir... Je te considérais, sans doute, comme un homme très bon et comme un grand savant, mais aussi, — tu me pardonnes? — comme une espèce de grand enfant presque incapable de se diriger et de vouloir, et guère mieux armé que moi-même. J'aurais dû essayer au moins de te voir avec mes yeux, non avec ceux de mon parrain... C'est peut-être moi, Pierre, qui suis le plus responsable de notre erreur commune.

MARTIGNY.

Non, c'est moi. J'aurais dû, non seulement garder chez moi ma place et mon rôle naturel, mais te croire capable de m'y aider. Tandis que j'étais pour toi comme un grand enfant, tu étais pour moi comme une petite fille, charmante et bonne, mais aussi passive que moi. J'aurais dû deviner en toi la fine raison et la volonté sérieuse que je commence seulement à y apercevoir. Car voilà que nous faisons, l'un chez l'autre, des découvertes. Il en fallait faire plus tôt. C'est moi qui n'ai pas su.

JEANNE.

Non, Pierre; c'est moi qui ai été égoïste et sotte. Il m'était doux, le plus souvent, d'être gâtée par mon oncle. Cela m'engourdissait; je ne démêlais pas que le plaisir d'être

adorée me coûtait la joie meilleure de vivre de ma vie propre, d'être vraiment femme, vraiment mère, et que, ayant accepté de n'avoir guère d'autre vie ni d'autres obligations que celles d'une poupée gentiment inutile, je t'autorisais par là à ne m'aimer aussi que comme une poupée.

MARTIGNY.

Et maintenant ?

JEANNE.

Maintenant je vois clair; et c'est pourquoi, mon ami, bien que tout mon cœur saigne encore, je fais le grand effort de te pardonner.

MARTIGNY.

Oui, Jeanne, maintenant nous nous connaissons mieux, et nous sommes tout près de mieux valoir... Il me semble que, toutes ces dernières années, nous étions dans les limbes, nous n'existions qu'à demi... Quelqu'un pesait sur nous, vivait à notre place : nous allons vivre nous-mêmes et pour notre compte. Nous ne permettrons plus à personne de faire la police de nos cœurs. Tu m'as vu enfin tel que je suis; je t'ai retrouvée, et je te jure que je te garderai !

Il la serre dans ses bras.

SCÈNE IV

LES MÊMES, CHAMBRAY.

CHAMBRAY, entrant par la porte du fond.

Voyons, Martigny, après ce qui s'est passé, ayez au moins la pudeur de laisser cette enfant tranquille !

MARTIGNY.

Monsieur, je l'embrasse parce que je l'aime et que je suis son mari... Oui, autrefois, j'osais à peine: vous étiez toujours entre nous deux ; et, quand cela m'arrivait, vous faisiez une figure ! C'est au point que, même quand vous n'étiez pas là, il m'en restait une appréhension, une peur de vous voir surgir tout à coup... Eh bien, tout cela est changé ! Je l'embrasse tant que je veux, et devant vous ; et tant pis si ça vous gêne ! et tant pis si vous êtes jaloux !

CHAMBRAY, *écrasé de surprise.*

Jaloux ?

JEANNE.

Pierre !

MARTIGNY.

Oh ! je ne tiens pas aux mots... Mais j'ai tort de vous parler avec emportement, et je vous prie de m'excuser. Je vais tâcher de vous dire avec calme ce qui arrive et où nous en sommes. — J'ai pour vous, mon cher maître, beaucoup de respect et de reconnaissance... Vous m'avez fait autrefois bon accueil. J'ai travaillé pour vous de mon mieux ; vous avez apprécié ma collaboration, et vous l'avez largement récompensée. Vous avez voulu faire plus en me donnant Jeanne, et cela devrait me lier à vous encore plus que tout le reste. Seulement, voilà : vous avez cru me la donner ; en réalité, vous l'avez gardée. J'aurais dû être heureux depuis six ans : j'ai été très malheureux. Sans vous en douter peut-être, vous m'avez frustré de mon bien, opprimé, supprimé. Je n'étais plus mari et père que par surprise et à la dérobée. Et le pire, c'est que vous m'avez, peu à peu, ôté ma confiance en moi. Vous pensiez, et sans doute vous disiez de moi, et peut-être devant Jeanne : « C'est un faible ! » Je crois bien ! C'est vous qui me rendiez ainsi... Je sentais que je ne pou-

vais cesser de paraître faible qu'en paraissant ingrat et dur, comme à présent... Aussi, je me résignais, je m'habituais même à mon rôle humilié. Mais aussi je me suis trouvé sans défense contre les tentations du dehors. C'est vous qui m'aviez désarmé. C'est à cause de vous que j'ai fait cette sottise qui a failli me coûter le cœur de ma femme... Eh bien, je ne puis plus, je ne dois plus accepter des conditions de vie si étranges — et si dangereuses. Il ne s'agit point de vous enlever l'affection de votre nièce, mais seulement de savoir si ce n'est pas moi qui ai d'abord charge d'elle et de ses enfants. Il n'est pas question de vous rien retrancher, mais de me restituer ce qui m'appartient. Je respecte des sentiments, des tendresses sacrées : je ne veux que rétablir entre nous trois l'ordre naturel des devoirs et des responsabilités. Et c'est uniquement dans cette pensée, — qui n'a rien d'offensant pour vous, monsieur Chambray, — que je dis à Jeanne : « Jeanne, il faut choisir entre ton oncle et ton mari. »

JEANNE. Elle va silencieusement vers Martigny ; puis :

Je vous aime bien, mon cher parrain. Je vous aime toujours autant... Dites-moi que vous ne m'en voulez pas.

CHAMBRAY.

C'est bon, j'ai compris. (Un silence.) Tu avais cinq ans, Jeanne, et tu étais toute seule au monde. Je revenais de mon grand voyage ; il me restait bien des choses intéressantes à faire là-bas ; j'étais en passe de devenir, comme on dit, un homme célèbre ; je n'étais pas encore très vieux : mais je ne suis pas reparti... Pendant plusieurs années, trois fois par semaine, — et sans exception, Jeanne, — tu m'as vu dans le petit parloir de ton couvent. Puis, comme tu étais frêle et maladive, je t'ai prise chez moi, dans ma maison. Il en coûtait quelque chose à ma liberté et à mes aises : mais j'aimais les chaînes que je me donnais à cause

de toi. Quand tu as été grande fille, je t'ai mariée avec Pierre, tout de suite... pour ne pas te voir pleurer... Ne crois pas, Jeanne, que je te rappelle tout cela pour te le reprocher. Je l'ai fait avec joie, parce que je l'ai voulu — et parce que je ne pouvais pas ne pas le faire... Mais enfin, Jeanne, je l'ai fait. Tu es tout pour moi, depuis vingt ans; tu es ma seule raison de vivre... J'espérais, en retour, un petit coin près de toi, où tu me souffrirais, car c'est bien seul, un homme de mon âge... Oh! je te le répète, tu ne me devais rien. On ne doit rien à ceux qui, sans qu'on les en prie, ont absolument voulu se dévouer à vous. On ne leur doit rien : mais, tout de même, quand on a bon cœur, on ne peut pas les haïr, on leur accorde même un peu d'amitié, — de pitié, si tu veux... Ce que je ne vous pardonne pas, c'est l'humiliation d'apprendre tout à coup que, pendant si longtemps, vous m'avez subi, que j'ai été pour vous un hôte encombrant, une gêne, un fardeau. Votre silence a été lâche, puisqu'il devait aboutir à cette révolte cruelle. Si ma tendresse me faisait importun, si je vous aimais mal à votre gré, il fallait m'avertir, doucement. J'aurais compris : je vous aimais assez pour vous aimer mieux. Mais, en me faisant entendre que vous m'avez menti pendant six ans, non seulement vous me brisez le cœur: vous m'empoisonnez même mon pauvre bonheur passé... Ah! vous montrez brusquement, après une patience bien surprenante, une énergie bien imprévue! Les jeunes sont durs aux vieux, quand ils s'y mettent... Enfin, je vous avais donné mon cœur, vous me le rendez : c'est bien. Plus rien de commun entre nous. Je quitte cette maison, et pour n'y plus rentrer. Je vous débarrasse, je vous délivre de moi. Soyez heureux.

Il se dirige vers la porte du fond.

JEANNE.

Mais, mon parrain, ce n'est pas du tout cela que Pierre a voulu dire. Comment pouvez-vous croire...

CHAMBRAY.

Ne te force pas, ma petite Jeanne, et ne te crois pas obligée d'exprimer ce que tu ne sens plus. Pierre n'est-il pas ton mari? Il paraît que je l'avais oublié. Tu ne l'avais pas assez? Eh bien! maintenant, tu l'auras tout le temps, tu l'auras tout ton saoûl, et je ne te gênerai plus. Adieu.

Il est près de la porte. Martigny se place entre la porte et lui.

MARTIGNY.

Jeanne disait bien, monsieur: ma pensée n'a jamais été de vous séparer de votre nièce... Mais, puisque vous le prenez ainsi... c'est à nous de partir, car nous sommes ici chez vous. Le pavillon de l'usine est prêt. Nous pouvons emménager dès ce soir.

CHAMBRAY, *redescendant.*

Soit! Mais alors faites vite.

MARTIGNY.

Viens, Jeanne.

JEANNE.

Je vous verrai tous les jours, parrain.

CHAMBRAY.

C'est inutile, Jeanne.

JEANNE.

Je vous enverrai les enfants.

CHAMBRAY.

Pas d'aumône.

JEANNE.

Mais vous allez du moins les embrasser?

CHAMBRAY.

Non.

JEANNE, lui tendant le front.

Mon parrain!...

Chambray la baise froidement sur le front.

CHAMBRAY.

Adieu.

Martigny entraîne Jeanne et sort avec elle par la porte de droite.

SCÈNE V

CHAMBRAY, puis GERTRUDE.

CHAMBRAY.

Allons! me revoilà seul... J'en avais perdu l'habitude... Qu'est-ce que je vais faire de moi?

Entre Gertrude.

GERTRUDE, mystérieuse.

Monsieur...

CHAMBRAY.

Qu'y a-t-il?

GERTRUDE.

C'est M. de Montaille. Il voudrait parler à monsieur, mais à monsieur seul, et sans être vu des autres personnes de la maison. Je l'ai fait attendre dans la chambre de monsieur.

CHAMBRAY.

M. de Montaille? C'est bien moi qu'il demande?

GERTRUDE.

Oui, monsieur.

CHAMBRAY.

Je le recevrai ici. Fais-le descendre par le petit escalier. (Gertrude sort.) Que me veut ce drôle?

Montaille entre par la porte de gauche.

SCÈNE VI

CHAMBRAY, MONTAILLE.

CHAMBRAY.

Voilà, monsieur, bien du mystère.

MONTAILLE, toujours très froid.

Vous allez comprendre pourquoi, monsieur. J'ai à vous entretenir, en effet, de choses très secrètes, très délicates : mais vous m'inspirez, permettez-moi de vous le dire, tant de confiance, tant de respect...

CHAMBRAY.

Parlez, monsieur.

MONTAILLE.

Vous avez devant vous le plus malheureux des hommes... Mais, d'abord, voulez-vous me donner des nouvelles de madame Martigny?

CHAMBRAY.

Elle va très bien.

MONTAILLE.

Pauvre jeune femme! Je n'avais rien compris, hier...

CHAMBRAY.

Bah?

MONTAILLE.

J'étais extrêmement préoccupé... Oui... d'assez graves ennuis...

CHAMBRAY.

Financiers?

MONTAILLE.

Peut-être... J'avais toutefois remarqué le trouble de madame de Montaille... Pressée de questions, elle m'a tout avoué aujourd'hui.

CHAMBRAY.

Le 15, jour d'échéance.

MONTAILLE.

Hein?

CHAMBRAY.

Ne faites pas attention. Je suis un peu préoccupé moi-même.

MONTAILLE.

Vous jugez, monsieur, de mon désespoir. J'adorais ma femme. Elle était, je puis le dire...

CHAMBRAY.

Toute votre richesse?

MONTAILLE.

Justement. Mon devoir est donc tout tracé. Je ne puis me dispenser, vous l'avez pressenti, de demander réparation à M. Martigny...

CHAMBRAY.

Cela est fort naturel. Mais alors... (Montrant les bahuts qui encombrent le salon.) vous reprenez les meubles?

MONTAILLE, d'abord interloqué, puis se remettant.

Vous pensez que ce serait plus correct?

CHAMBRAY.

Dame!... Et vous rendez l'argent?

MONTAILLE.

Il n'est rien, monsieur, que je ne sois disposé à faire pour vous être agréable, quoi qu'il puisse m'en coûter.

CHAMBRAY.

Oh! vous en retrouverez le placement. Madame de Montaille vous y aidera.

MONTAILLE, comme n'ayant pas entendu.

Je dois ajouter, monsieur, que, dans ma pensée, cette rencontre sera des plus sérieuses. Mais il y a une jeune femme, digne de tout respect, et qui n'est en tout ceci que la plus innocente et la plus sympathique des victimes : madame Martigny. Je suis venu moi-même vous prévenir, monsieur, pour que, dans ces tristes circonstances, vous puissiez veiller sur elle, lui épargner tout au moins les premières émotions. Je dis les premières. Car, quant au dénouement...

CHAMBRAY, à part.

Gredin!

MONTAILLE.

On m'attribue, vous le savez, une certaine force à l'épée... Je n'ignore pas, hélas! qu'en frappant le coupable, j'atteindrai, par contre-coup, une nièce que vous aimez tendrement... Mais il le faut... J'ai le droit, j'ai le devoir et j'ai l'intention de me servir ici de tous mes avantages. Mon honneur l'exige.

CHAMBRAY, ayant l'air d'acquiescer tristement.

Évidemment.

MONTAILLE, pesant et détachant les mots.

Je ne pourrais peut-être ménager mon adversaire que par considération pour un homme comme vous, monsieur, que je vénère profondément, qui êtes d'ailleurs le meilleur ami de mon beau-père, — et seulement dans le cas... où vous m'en témoigneriez — clairement — le désir.

CHAMBRAY, se levant et lui tendant son chapeau.

Monsieur, je n'ai rien pour vous, et on vous a déjà donné.

MONTAILLE.

Monsieur, vous m'insultez.

CHAMBRAY.

Je ne fais même que ça depuis cinq minutes.

MONTAILLE.

Dès que j'aurai terminé avec M. Martigny, vous me rendrez raison, et je vous jure que ce ne sera pas pour rire!

CHAMBRAY.

Monsieur, je vous conseille de laisser Martigny en repos. Si vous faites auprès de lui l'ombre d'une démarche, je dis

tout ce que je sais sur vous, et je publie les documents, — car j'en ai, — et ce sera long, mais ce ne sera pas ennuyeux... Pour moi, je suis bon homme et je consens à me mettre à votre disposition.

MONTAILLE.

Je n'ai rien à craindre, monsieur! Mais vous méritez un tour de faveur.

CHAMBRAY.

Je savais bien.

MONTAILLE.

Mes témoins seront chez vous ce soir.

CHAMBRAY.

A la bonne heure!

Montaille sort.

SCÈNE VII

CHAMBRAY, seul.

Le plus curieux, c'est que je n'en ai pas du tout, de documents, sur ce drôle... (Respirant.) Ah! ça va déjà mieux.

ACTE TROISIÈME

Cabinet de travail de Chambray. — Deux jours après.

SCÈNE PREMIÈRE

CHAMBRAY, GERTRUDE.

GERTRUDE. Elle vient de servir le café sur une petite table.

Alors... vous allez bien, monsieur?

CHAMBRAY, près de la fenêtre.

On ne peut mieux.

GERTRUDE.

Vous ne vous ressentez plus de rien?

CHAMBRAY.

Tu es bête. Puisqu'il ne m'a pas touché!

GERTRUDE.

Sans doute; mais les émotions...

CHAMBRAY.

C'est moi qui l'ai piqué... là, à côté de la moustache... Je ne sais pas comment j'ai fait, par exemple. Je croyais qu'il était fort, ce gredin-là... C'est lui qui le disait...

GERTRUDE.

Moi, j'en ai été malade.

CHAMBRAY.

Tu es une brave fille, Gertrude... Je t'ai laissée libre de suivre ma nièce ou de rester avec moi. Tu es restée.

GERTRUDE.

Je savais que c'était vous qui seriez le plus malheureux.

CHAMBRAY.

Eh bien, tu te trompes, je ne suis pas malheureux du tout.

GERTRUDE.

Seulement, vous n'êtes pas gai.

CHAMBRAY.

Je ne suis pas triste... Tu me soignes très bien ; tu me mets dans du coton... Et puis, maintenant, je fais tout ce que je veux, je suis libre, je n'ai à m'occuper que de moi... C'est très agréable... Dis donc, Gertrude, ma nièce n'est pas revenue?

GERTRUDE.

Vous n'avez pas voulu la recevoir. Elle se l'est tenu pour dit.

CHAMBRAY.

Elle a bien fait.

GERTRUDE.

Et si elle revient ?

CHAMBRAY.

Je ne veux plus la voir, tu entends ? jamais.

GERTRUDE.

Et M. Martigny ?

CHAMBRAY.

Encore moins.

GERTRUDE.

Et les enfants ?

CHAMBRAY.

Non plus.

GERTRUDE.

Bien, monsieur... Mais ce n'est pas la peine de guetter comme ça à la fenêtre. Ce n'est pas leur heure.

CHAMBRAY.

Qu'est-ce que tu veux dire ?

GERTRUDE.

Que, devant la fenêtre, il y a une avenue, et que les petits passent tous les jours au bout de cette avenue-là. Vous les avez aperçus hier, de loin. Ils allaient avec leur bonne chez la vieille dame des Tilleuls... Mais aujourd'hui, vous êtes en avance. Ils ne passeront que dans une heure.

CHAMBRAY.

Tu es stupide, Gertrude... Laisse-moi.

GERTRUDE.

Bien, monsieur.

Elle sort.

SCÈNE II

CHAMBRAY, puis MARTIGNY.

CHAMBRAY, seul.

Si elle croit que je suis assez bête pour me soucier de deux bambins... qui m'ont, sans doute, déjà oublié, les pauvres petits.

Bruit de voix dans la coulisse.

MARTIGNY, dans la coulisse.

Et moi, je vous dis que j'entrerai! (Forçant la porte.) Et j'entre!

CHAMBRAY.

Vous, monsieur?

MARTIGNY.

Oui, moi.

CHAMBRAY.

Et si je vous flanquais à la porte?

MARTIGNY.

Je vous en défie bien!... Monsieur Chambray, il faut que vous m'entendiez, il le faut. J'ai tant à vous dire... que je ne sais par où commencer... Je ne peux pas oublier que vous êtes mon maître et l'oncle de Jeanne; d'autre part, vous avez fait une chose qui montre bien que vous avez

encore de l'amitié pour nous... Et je vous en suis reconnaissant... et pourtant j'aurais le droit de m'en plaindre, car c'est très généreux, mais c'est aussi très offensant pour moi... Et, tout de même, il est impossible qu'après cela nous restions brouillés; cela nous ferait, à nous, un rôle trop odieux... que je vous reproche de nous avoir donné, tout en étant touché du sentiment... Enfin, vous voyez bien qu'il faut que nous causions !

CHAMBRAY.

Vous trouvez que c'est clair, ce que vous me contez là ?

MARTIGNY.

Je vais tâcher de mettre de l'ordre... Pourquoi vous êtes-vous battu hier à ma place ?

CHAMBRAY.

Moi ?

MARTIGNY.

Oui, avec Montaille. Pourquoi est-ce vous qui vous êtes battu ? Cela me revenait de droit. Quelle posture aurais-je si l'histoire était connue ? Quelle idée peut avoir de moi ce coquin ? De quoi ai-je l'air à mes propres yeux, et peut-être aux vôtres ?

CHAMBRAY.

D'un ahuri. D'abord, si je me suis battu, qui vous dit que ce soit à cause de vous et à votre place ? Qui vous dit que ce n'est pas pour une affaire personnelle, ou simplement pour me distraire ?

MARTIGNY.

Mais...

CHAMBRAY.

Avez-vous entendu parler de Montaille? Avez-vous reçu ses témoins?

MARTIGNY.

Non.

CHAMBRAY.

Vous ne pouvez pourtant pas l'obliger à vous demander raison si ça ne lui plaît pas! D'ailleurs, qui vous prouve qu'il ait à vous demander raison? Il ne sait rien, il ne veut rien savoir, c'est vous-même qui le disiez.

MARTIGNY.

Cependant...

CHAMBRAY.

Quant aux remerciements que vous croiriez me devoir si je m'étais, en effet, substitué à vous (ce qui n'est pas), vous vous en seriez en tout cas dispensé, car je n'ai pas couru l'ombre d'un danger. La réputation d'escrimeur de Montaille était une blague, un truc, comme le reste de son existence, et cela est admirable! Vous-même, qui n'êtes pourtant pas malin, vous vous en seriez tiré comme moi... Alors fichez-moi la paix!

MARTIGNY.

Eh bien non, je ne vous la... donnerai pas. Voyons, monsieur Chambray, quoique vous disiez, et bien que je n'y comprenne pas grand'chose, ce que vous avez fait prouve au moins que vous nous aimez encore un peu. Il y a eu, c'est vrai, entre nous un malentendu; nous avons tous eu des torts... moi surtout, je le reconnais. Mais, maintenant que chacun de nous sait en quoi il s'est trompé, est-ce que ça ne peut pas s'arranger, dites? Alors revenez-nous... ou

laissez-nous revenir. Vous ne pouvez pas effacer le passé : après ce que vous avez été pour Jeanne et pour moi, après ce que nous avons été pour vous pendant si longtemps, il est absurde que nous restions brouillés, que vous viviez sans Jeanne et sans vos petits-enfants, et que Jeanne vive sans vous !... Je devine ce que vous allez dire : que ce ne serait plus comme avant ; qu'il y a quelque chose de brisé et qui ne se raccommodera plus ; que nous serions tous trois gênés, contraints dans nos relations, inquiets sur nos droits respectifs... Eh bien, ça n'est pas vrai ! Je vous affirme que, non seulement ce serait comme avant, mais mieux qu'avant... parce que nous savons aujourd'hui par où nous pouvons nous faire souffrir... Tenez, monsieur Chambray, j'ai tant de confiance en vous que je vous dis : — Revenez, et revenez sans conditions. Les choses seront ce que vous voudrez qu'elles soient, et je suis sûr, à présent, qu'elles seront bien, puisque nous sommes tous trois de braves gens et que nous nous aimons bien, au fond... Du moins, Jeanne et moi, nous vous aimons toujours... Ça, vous ne pouvez pas l'empêcher... Allons, monsieur Chambray... allons, mon cher oncle, un bon mouvement ! Pardonnez, et revenez ! (Chambray lui tend la main.) Ah ! enfin !

CHAMBRAY.

Et Jeanne ? Comment prend-elle tout cela ?

MARTIGNY.

Jeanne ? Elle pense exactement comme moi. Et elle fait comme moi : elle vous attend.

CHAMBRAY.

Comment va-t-elle ?

MARTIGNY.

Très bien. Un peu triste que vous n'ayez pas voulu la

recevoir... Mais elle s'occupe toute la journée de sa maison, de ses enfants... Ah! elle s'en donne! Je ne l'ai jamais vue comme cela. Elle est en train de devenir une ménagère remarquable.

CHAMBRAY.

Et comment a-t-elle pris mon affaire avec Montaille?

MARTIGNY.

Elle ne l'a sue que lorsque tout était terminé. Elle n'a donc pas pu en être autrement bouleversée, grâce à Dieu.

CHAMBRAY.

C'est heureux... C'est très heureux... Pourquoi n'est-elle pas revenue me voir?

MARTIGNY.

Je vous avoue que je ne le lui ai pas conseillé... Vous l'aviez fait mettre à la porte. Elle a voulu vous épargner l'effort et le chagrin d'agir une seconde fois contre votre cœur, et de paraître méchant quand vous êtes bon...

CHAMBRAY.

Un peu compliqué, ce raisonnement... Et Jacques et Amélie?

MARTIGNY.

Ils vont très bien. Je vous ai dit que Jeanne s'occupe beaucoup d'eux. Elle ne les quitte plus; c'est une folie.

CHAMBRAY.

Est-ce qu'ils parlent de moi?

MARTIGNY.

Oui, oui, quelquefois..., souvent.

CHAMBRAY.

Est-ce qu'ils me réclament?

MARTIGNY.

Jeanne leur a dit que vous étiez en voyage... Et puis, vous savez, à cet âge-là...

CHAMBRAY.

C'est juste... Enfin, Jeanne n'est pas malheureuse?

MARTIGNY.

Elle souffre de votre absence. Mais elle sait bien que vous nous reviendrez.

CHAMBRAY.

Vous croyez?... Eh bien, si elle m'attend, elle attendra longtemps. Dites-le-lui : ça lui fera plaisir, puisqu'elle se trouve si bien d'être délivrée de moi, puisque mes affaires la laissent si tranquille, et puisque mon départ a éveillé chez elle, — comme ça, tout d'un coup, — tant de vertus domestiques!... Tout va si bien, sans moi! A qui est-ce que je manque? et pourquoi reviendrais-je? Vous m'offrez d'être le vieux parent dont on supporte le voisinage, à condition qu'il soit discret et qu'il se tienne à sa place. C'est très généreux de votre part, mais je vous dis grand merci.

MARTIGNY.

Oh! monsieur Chambray, vous qui tout à l'heure m'avez tendu la main!

CHAMBRAY.

J'étais un imbécile. Mais vous êtes, vous, un fier maladroit! Heureusement elle me sauve, votre maladresse.

MARTIGNY.

Que je sois maladroit, ce n'est pas une nouvelle que vous

m'apprenez, mon cher maître. Mais je vous répète que nous vous aimons, que nous vous attendons et que vous ne pouvez pas ne pas revenir.

CHAMBRAY.

En d'autres termes, vous pouvez vous passer de moi et je ne puis pas me passer de vous? C'est ce que nous verrons... Est-ce que j'ai besoin d'elle? Est-ce que j'ai besoin de vous, mon pauvre garçon? Non, non. Vous sentez bien que c'est fini, maintenant, plus fini que quand vous êtes entré! Donc adieu, et pour de bon cette fois.

MARTIGNY.

Au revoir, monsieur Chambray.

CHAMBRAY.

Jamais.

MARTIGNY.

Si!

CHAMBRAY.

Non!

MARTIGNY.

Si!

CHAMBRAY, l'imitant.

Si? Foutez-moi le camp, tenez, foutez-moi le camp!

Martigny sort.

SCÈNE III

CHAMBRAY, seul.

Cette petite Jeanne!... L'ingrate, la méchante enfant!... Ah! on ne pourra pas dire que j'aie eu de la chance dans mes affections, moi!... Ça a commencé de bonne heure... et ça continue... (Gertrude lui apporte une carte.) Vaneuse? Fais entrer.

SCÈNE IV

CHAMBRAY, VANEUSE.

VANEUSE.

Eh bien, mon pauvre vieux?

CHAMBRAY.

Eh bien?

VANEUSE.

Tu ne m'en veux pas?

CHAMBRAY.

De quoi?

VANEUSE.

Je ne sais pas. Évidemment je ne suis pour rien dans ce

qui est arrivé : je n'en ai même rien su. Mais tu aurais pu te figurer...

CHAMBRAY.

Je ne me figure rien, et je te félicite bien sincèrement d'ignorer ce qui se passe chez ta fille. Cette ignorance est ta dernière vertu : conserve-la précieusement.

VANEUSE.

Mon ami, cela m'est d'autant plus aisé que mes enfants ne me jugent pas assez sérieux pour me faire des confidences... Mais enfin, cette affaire avec Montaille... comment c'est-il arrivé? A quel propos? Mon gendre n'a rien voulu me dire. J'ai d'ailleurs refusé de lui servir de témoin.

CHAMBRAY.

Tu as bien fait et je t'en remercie.

VANEUSE.

Même quand j'aurais su, je devais bien cela à notre amitié; mais, je te le répète, je ne savais rien... J'ai été très ennuyé... et très surpris; car je t'avoue que, si j'avais pu prévoir une rencontre, ce n'était pas entre Montaille et toi... Avec Martigny, je ne dis pas.

CHAMBRAY.

Ton gendre n'avait rien à voir avec Martigny, puisqu'il n'y avait rien.

VANEUSE.

Oh! j'en suis persuadé...

CHAMBRAY.

Et c'est parce que M. de Montaille, ayant eu l'idée bizarre de me consulter là-dessus, n'avait pas l'air assez convaincu

de ce que je lui disais que nous n'avons pu nous entendre. Voilà tout. Et puis crois-en ce que tu voudras.

VANEUSE.

Mais, mon ami, j'en crois ce que tu m'en dis.

CHAMBRAY.

C'est plus simple en effet. (Un silence.) Dis-moi, que penses-tu de ton gendre?

VANEUSE.

Ce n'est pas un méchant garçon.

CHAMBRAY.

Mais encore?

VANEUSE.

J'ai entendu dire que c'était un gredin. Mais, étant son beau-père, j'ai dû être un des derniers à en avoir la nouvelle, et je serai sans doute le dernier à en avoir la preuve. Je ne la chercherai pas. Je ne crois que ce que je vois et, Dieu merci, je ne suis pas curieux. (Rompant les chiens.) Et alors... tu vas bien?

CHAMBRAY.

Tu vois.

VANEUSE.

Cela fera plaisir à Yoyo. Elle était très en peine de toi, très émue de toute cette affaire, qu'elle ne pardonne pas à son mari... Car tu sais qu'elle t'adore?

CHAMBRAY.

C'est possible. Elle doit aimer à être battue.

VANEUSE.

Il ne faut pas mal juger Yoyo. Tu ne peux pas t'imaginer comme elle a toujours été gentille pour moi... Je t'assure que c'est un excellent cœur... Elle craint d'avoir été, malgré elle et à son insu, la cause indirecte des derniers... incidents, et elle en est désolée... Et alors elle a eu une idée que je trouve charmante.

CHAMBRAY.

Voyons.

VANEUSE.

Elle voudrait te dire elle-même son chagrin, ses regrets, s'assurer que tu ne lui en veux pas... Qu'est-ce que tu as?

CHAMBRAY.

Rien. Je te regarde.

VANEUSE.

Enfin, si elle venait te voir, la recevrais-tu?

CHAMBRAY.

Mon Dieu, tout de même.

VANEUSE.

Je crois qu'elle viendra cet après midi. Sois bon pour elle.

CHAMBRAY.

Je serai bon.

VANEUSE.

Bien entendu, elle n'aurait pas songé à faire cette démarche, pourtant si simple, si tu avais continué à demeurer avec les Martigny... Mais nous avons su votre rupture et nous en avons été, Yoyo et moi, très affectés... Je ne te demande pas ce qu'il y a eu entre vous, ni pourquoi ils t'ont quitté?

CHAMBRAY.

Ils m'ont quitté parce que je les aimais trop et que ça les gênait.

VANEUSE.

Mon pauvre ami !

CHAMBRAY.

La vérité, vois-tu, c'est de se marier à vingt-cinq ans, d'être grand-père à cinquante...

VANEUSE.

Et ainsi de suite ?

CHAMBRAY.

Parfaitement. J'étais né pour ça. Père et grand-père, on m'aurait supporté; et, d'ailleurs, m'étant déjà contenté auparavant, je n'aurais pas eu, au tournant de l'âge, ce besoin inquiet de tendresse qui m'a, paraît-il, rendu intolérable... Mais j'ai eu beau faire pour Jeanne dix fois plus qu'un père n'aurait fait, je ne suis que l'oncle. On me l'a fait sentir... Que vais-je devenir maintenant?... Quelle raison ai-je de vivre?... Ah ! c'est triste d'avoir notre âge !

VANEUSE.

Notre âge, notre âge... Tu n'as que ça à la bouche ! Mais il a du bon, notre âge, beaucoup de bon. Tu te demandes ce que tu vas faire? Ne cherche pas si loin. Fais comme moi.

CHAMBRAY.

Comme toi ! (Il le toise.) Mais, mon ami, sans te parler de certains autres sentiments avec lesquels tu es brouillé, j'ai le sentiment du ridicule, moi.

VANEUSE.

Erreur ! préjugé ! faiblesse ! Oui, on se moque des vieux messieurs qui se distraient, des « vieux marcheurs »,

comme on dit. Cela n'empêche pas leurs plaisirs d'être réels. Jamais, entends-tu bien? jamais on ne jouit mieux de la vie qu'à nos âges. On a l'expérience du plaisir; on le goûte savamment, minutieusement, — lentement...

CHAMBRAY.

Et pour cause.

VANEUSE, continuant.

On trouve de la saveur aux moindres choses; on ne laisse rien perdre des petits bonheurs qui flottent autour de nous; on sait voir, respirer, humer, frôler, aimer...

CHAMBRAY.

Oui, tout, excepté être aimé.

VANEUSE.

Nouvelle erreur, mon ami. Nous n'inspirons plus de passions, c'est vrai. Mais passions — ou béguins — à part, crois bien qu'en général les femmes, — très malignes, — nous préfèrent aux jeunes gens. Et pas seulement parce qu'elles attendent plus de notre libéralité : non; c'est très sincèrement et très réellement qu'elles nous préfèrent. Elles nous trouvent plus de prestige, de surface... et aussi plus de politesse et de douceur. Nous leurs faisons plus d'honneur, et nous leur inspirons plus de confiance. Nous flattons à la fois leur vanité et leur besoin d'égards et de considération, et même leur besoin de romance, car nous, nous sommes encore sentimentaux... Enfin, je t'assure qu'elles aiment les vieux. (Grand geste vers la salle.) Demande-leur plutôt!

CHAMBRAY.

Parbleu! elles sont payées pour ça!

VANEUSE.

Mais non, mon ami, pas tant que tu crois... Pour peu que nous soyons bien tenus, pas dégoûtants, ne crois pas qu'elles aient à s'efforcer. C'est de très bon cœur, spontanément et pour leur plaisir — je sais ce que je dis — qu'elles sont gentilles avec nous. Si je pouvais te raconter... C'est étonnant, quand on a été formé par quarante ans de fête, comme on finit par en recueillir les bénéfices !...

CHAMBRAY.

Vieux scélérat !

VANEUSE.

Vieux ! vieux ! Encore un préjugé, mon ami. Quand je disais les vieux, tout à l'heure, c'est une concession que je te faisais. C'est à quatre-vingts ans qu'on commence à être vieux. Notre âge à nous, c'est l'automne, la saison charmante...

CHAMBRAY.

Oui, l'âge adorable où l'on découvre l'innocence des trottins, où les petites bouquetières s'adressent à vous de préférence, où les entremetteuses vous envoient leurs circulaires, ou bien, quand on est honnête, l'âge où l'on épouse sa cuisinière pour n'être pas seul... Pouah !

VANEUSE.

Bah ! Tout ça, c'est vivre, après tout. Essaye, et tu m'en diras des nouvelles.

CHAMBRAY.

Toi, tu viens de gagner au jeu.

VANEUSE.

Oui, mon ami, et même pas mal. Mais ce n'est pas ça qui empêche ce que je te dis d'être vrai. Et, comme tu es

riche, toi, tu n'auras pas besoin d'être heureux au baccara pour voir les choses comme je les vois aujourd'hui. Tu auras tout le temps l'illusion, l'illusion sainte. Tu as d'ailleurs une revanche à prendre. Car tu n'as pas eu de jeunesse, toi, ou presque pas. Tu étais austère et laborieux... A quoi ça t'a-t-il servi ?

CHAMBRAY.

Probablement à souffrir un peu plus. (Gertrude lui remet une carte.) C'est déjà ta fille.

VANEUSE.

Allons, reçois-la, tu me l'as promis.

Chambray fait signe que oui à Gertrude, qui sort.

CHAMBRAY.

Dis-moi... es-tu vraiment inconscient ?

VANEUSE.

Inconscient ?... Mais, mon ami, si je l'étais, je ne le saurais pas.

CHAMBRAY.

C'est juste.

SCÈNE V

LES MÊMES, YOYO.

CHAMBRAY.

Madame, votre père me faisait de la morale.

YOYO.

Je la connais... C'est une autre que je viens chercher. Je vous remercie, monsieur, d'avoir bien voulu me recevoir.

Vaneuse embrasse Yolande et prend son chapeau.

CHAMBRAY.

Tu t'en vas?

VANEUSE.

Je suis absolument obligé...

CHAMBRAY.

Où vas-tu?

VANEUSE.

Aux Ambassadeurs, mon ami, à la répétition du *Tub de Félicienne*... L'idée est de moi.

CHAMBRAY.

Elle est gracieuse. On verra l'éponge?

VANEUSE.

On verra tout... Mais je me suis mis en retard. Au revoir. Pense à ce que je t'ai dit.

Il sort.

SCÈNE VI

CHAMBRAY, YOYO.

YOYO.

Je n'osais pas venir, monsieur. C'est papa qui m'a rassurée.

CHAMBRAY.

Vous êtes devenue si timide?

YOYO.

Oh! monsieur, ne me maltraitez pas. Aidez-moi plutôt à me confesser... Je vous assure que je ne suis plus la même.

CHAMBRAY.

Vos amis ne peuvent qu'y perdre, chère madame.

YOYO.

De grâce, monsieur, ne me parlez plus comme cela. Si, par hasard, je valais un peu mieux que vous ne pensez, ou plutôt si j'avais résolu de valoir mieux, serait-il charitable, serait-il digne de vous de décourager ce commencement de bonne volonté ?

CHAMBRAY.

C'est donc sérieux ?

YOYO.

Oui, monsieur. J'ai beaucoup souffert depuis l'autre jour, — mon Dieu, oui, — et j'ai beaucoup réfléchi... Et d'abord je vous demande pardon du mal que j'ai fait à Jeanne. Mon excuse, c'est que je l'ai fait sans le savoir.

CHAMBRAY.

Expliquez-moi ça.

YOYO.

Je l'aime bien, moi, la chère petite. Je n'ai jamais songé qu'elle pourrait souffrir. Sans cela !... Ce que j'ai fait me paraissait si ordinaire, si courant, si dénué d'importance ! Cela m'aurait été si égal, à moi, que mon mari...

CHAMBRAY, doucement.

Et puis, il faut vivre.

YOYO, après un petit tressaillement.

... Oui. Oh ! je comprends que j'étais un bien pauvre être. J'avais été si mal élevée par mon cher papa, et si mal ma-

riée! L'égoïsme et la sécheresse de mon mari me faisaient le cœur si vide! Est-il surprenant que j'aie cherché à oublier...

CHAMBRAY.

« A m'étourdir! »

YOYO.

Hein?

CHAMBRAY.

Je finis vos phrases.

YOYO, *continuant.*

Enfin, est-il surprenant que j'aie fini par abuser de la liberté que me laissait son indifférence?...

CHAMBRAY, *entre ses dents.*

Lui, pas bête.

YOYO.

Si vous saviez mes angoisses de ces derniers jours, surtout quand j'ai appris que Robert se rencontrait avec vous! Mon mari, je le hais maintenant; jamais je ne lui pardonnerai les mauvaises heures qu'il vient de me faire passer...

CHAMBRAY.

Le fait est que c'est un rude gaffeur.

YOYO.

Ce n'est pas pour lui, oh! non, ce n'est pas pour lui que j'ai fait des vœux. Je dis les choses comme elles sont. Est-ce singulier! Vous ne m'avez pourtant jamais ménagée, vous vous souvenez? Eh bien, je ne vous en ai jamais voulu. De vous, tout était bon... Au fond, ce sont peut-être vos sévérités qui m'ont, peu à peu, éclairée sur moi-même. Je sen-

tais qu'elles me faisaient du bien. Et c'est pourquoi j'ai eu l'idée de venir à vous aujourd'hui, au risque d'être encore bousculée... Je vois déjà que j'ai été très coupable — et très sotte, que mon affectation de ne croire à rien et de me moquer de tout était vilaine et ridicule; que j'étais une petite créature très futile et qui pouvait être malfaisante... C'est à vous que je dois de m'en être aperçue... N'est-ce pas que vous me croyez ? N'est-ce pas que vous me pardonnez ? N'est-ce pas que vous continuerez votre œuvre ?

Elle s'est approchée très près de Chambray et a posé la main sur la sienne.

CHAMBRAY.

Mon Dieu... ça en vaudrait peut-être la peine.

YOYO.

Oui, je vous le jure... Vous me donnerez de bons conseils; vous veillerez sur moi; (Se frottant contre Chambray.) vous m'aiderez à devenir une honnête femme... Tenez, prenez-moi...

CHAMBRAY, à part.

Hé! si j'avais encore mes cinquante-cinq ans...

YOYO.

Prenez-moi pour me défendre, pour me faire meilleure, pour m'élever jusqu'à vous... Dites, vous voulez bien ?

CHAMBRAY, à part.

Diable ! diable !

YOYO.

Je vous rendrai cela comme je pourrai, en vous aimant de tout mon cœur... Vous allez être si seul ! Vous me permettrez de vous voir souvent. Je tâcherai de remplacer Jeanne auprès de vous... oh ! jusqu'à ce qu'elle vous re-

vienne... — C'est presque un devoir pour moi, puisque c'est moi qui vous ai séparé d'elle.

Elle a fini par poser sa tête sur l'épaule de Chambray : mais, au nom de « Jeanne » Chambray a eu un frémissement, et s'est arraché brusquement à la demi-étreinte de Yoyo.

CHAMBRAY.

Tout cela veut dire que vous n'avez plus le sou et que vous êtes une délicieuse coquine.

YOYO.

Oh !

Elle se dresse, comme suffoquée d'indignation, gagne la porte, puis chancelle; Chambray la reçoit, la soutient et la dépose sur le canapé.

CHAMBRAY.

Ça y est!... Elle se trouve mal... comme Jeanne l'autre jour : mais c'est beaucoup mieux fait : tant l'art surpasse la nature ! (Toujours pâmée, Yoyo fait signe, du doigt, qu'il faut desserrer son corsage. Il la dégrafe.) Là!... (Entrevoyant la gorge de Yoyo.) Mâtin ! (Après quoi, laissant Yoyo à sa syncope, il redescend.) Ça n'est pas grave... Elle reprendra ses esprits... quand il faudra. Mon Dieu, je sais bien qu'elle n'est qu'une petite bête de joie, que son mari est un misérable, et qu'en ce moment même elle joue une comédie... qu'il lui a peut-être conseillée. Je sais tout cela, et elle sait que je le sais... Et puis après?... L'illusion n'est pas nécessaire. Nous n'aurions, ni l'un ni l'autre, de surprise ni de mécompte : la situation serait d'une netteté admirable... (Regardant Yoyo, toujours évanouie.) Oui, il n'y a pas à dire, ce serait une jolie maîtresse... Un peu coûteuse peut-être, mais pas tant que si je n'étais pas averti. Son mari même y mettra de la discrétion, maintenant qu'il sait, lui aussi, que je le connais et que je puis le nommer par son nom. Il me fera des concessions, des prix d'ami, comme les marchands courtois en font aux vieux clients... Je suis sûr qu'il m'adorera, cet homme-là!... Et quand j'en aurai assez, il n'osera pas trop se rebiffer, puisque je suis renseigné

même sur sa force à l'épée... (Regardant Yoyo de nouveau.) Non... elle ne juge pas encore à propos de revenir à elle... Prends ton temps, ma fille... Qu'est-ce qu'elle attend?... C'est vrai qu'elle est jolie, la mâtine! Et de l'expérience! Et pas méchante, après tout... Et un certain imprévu dans la cervelle!... Cet idiot de Martigny n'a pas dû s'embêter tous les jours... Allons! j'ai fait dans ma vie assez de bêtises généreuses : faisons-en une agréable. C'est dit : je jette ma gourme. Il n'est que temps.

YOYO, revenant à elle.

Où suis-je?

CHAMBRAY.

Sur mon canapé, mon enfant.

YOYO.

Que s'est-il donc passé?

CHAMBRAY.

Rien encore. Il fait très chaud; vous étiez fatiguée... Ça va mieux?

YOYO.

Comme vous êtes bon! Où en étions-nous avant cette sotte interruption?

CHAMBRAY.

Vous me demandiez d'être votre ami.

YOYO.

Eh bien?

CHAMBRAY.

Eh bien oui, là... et un ami bien dévoué, un bon vieil ami.

YOYO.

Si vieux? Vous n'en avez pas l'air.

CHAMBRAY.

Je vous dispense de ces compliments-là, mon enfant.

YOYO.

Tout à la franchise alors? Ça me va.

CHAMBRAY.

A moi aussi. Il est tout à fait inutile que nous fassions semblant d'avoir des illusions l'un sur l'autre. Nous savons très bien ce qu'attend chacun de nous de notre petit arrangement. Donc...

YOYO, très fille.

Vous avez raison, mon oncle. (Mouvement de Chambray.) Ça vous fâche? C'est une gaffe?... Comment faut-il que je vous appelle?

CHAMBRAY.

Nous chercherons ça.

YOYO.

Enfin, nous voilà d'accord sur l'essentiel, qui est que nous serons amis. Voulez-vous que nous commencions?

CHAMBRAY.

Hé! hé!

YOYO.

Non, c'est pas ça que j'ai voulu dire. J'allais vous demander si ça vous irait de dîner ce soir au cabaret avec papa et moi.

CHAMBRAY.

Ça ne m'ennuierait peut-être pas. Mais où ?

YOYO.

Aux Ambassadeurs. Nous ne serons que nous trois; ce sera gentil.

CHAMBRAY.

Et mon vieux Vaneuse vous donnera sa bénédiction.

YOYO, *avec un cri du cœur*

Oh! papa ne sait rien! rien! rien! Ça, je vous le jure!

CHAMBRAY, *un peu étonné.*

Vous avez bien dit ça... Après tout, c'es possible, et j'aime autant. Vous êtes fâchée?

YOYO.

Je n'en ai pas le moyen.

CHAMBRAY.

J'ai fait aussi ma gaffe; je vous demande pardon... là!... Mais votre mari?

YOYO.

Condamné à garder la chambre. Rien de dangereux, mais une forte fièvre. Vous me l'avez défiguré, vous savez? vous êtes épatant!

CHAMBRAY.

Pauvre diable!... C'est drôle que, pendant ce temps-là, vous et moi...

YOYO.

La vie est pleine de ces choses-là... A ce soir, huit heures?

CHAMBRAY.

C'est convenu.

YOYO, *s'apercevant qu'elle est restée dégrafée.*

Comme je suis faite!

CHAMBRAY.

Mais... très bien, je n'en doute pas... Vous permettez?

Il la ragrafe.

YOYO.

Vous y mettez le temps.

CHAMBRAY.

Un rien m'amuse.

YOYO.

Un rien? (*Se cambrant.*) Je ne suis pourtant pas une ombre. A ce soir?

CHAMBRAY.

A ce soir.

Il l'embrasse longuement. Elle sort.

SCÈNE VII

CHAMBRAY, puis GERTRUDE.

CHAMBRAY, *seul. Il fredonne l'air : « A moi les plaisirs! »*

GERTRUDE, *entrant.*

Monsieur... Ah! vous êtes gai maintenant?

CHAMBRAY.

Comme un pinson, Gertrude.

GERTRUDE.

Monsieur, il y a là une dame, madame Mériel, qui insiste pour vous parler.

CHAMBRAY.

Connais pas.

GERTRUDE.

C'est la dame qui a acheté les Tilleuls. Elle est venue, l'autre jour, voir madame Martigny; vous ne vous rappelez pas? Une bien bonne dame, à ce qu'on dit.

CHAMBRAY.

Si c'est une bien bonne dame, fais-la entrer... Ah! Gertrude, je ne dîne pas ici, ce soir.

GERTRUDE.

Bien, monsieur.

CHAMBRAY.

Je vais à Paris... je ne sais pas quand je rentrerai; ne t'inquiète pas.

GERTRUDE.

Je vous trouve trop gai, monsieur.

CHAMBRAY.

C'est de mon âge, Gertrude. (Elle sort.) Oui... je sais bien ce qu'on peut me dire, et je sais bien ce qu'elle recouvre, ma gaîté... Mais c'est leur faute; c'est eux qui l'ont voulu! Tant pis pour... Tant pis pour moi!

Entre madame Mériel.

SCÈNE VIII

CHAMBRAY, MADAME MÉRIEL puis JEANNE et MARTIGNY.

CHAMBRAY, saluant.

Madame...

MADAME MÉRIEL. Elle s'avance lentement vers Chambray. Un long temps.

Me reconnaissez-vous, monsieur Chambray?

CHAMBRAY.

...Non, madame.

MADAME MÉRIEL.

Regardez-moi bien... Non?... Il y a quarante ans, j'étais Amélie.

CHAMBRAY, assez tranquille.

Amélie... Vous? c'est vous?

MADAME MÉRIEL.

Mon Dieu, oui. Vous auriez pu me rencontrer vingt fois sans vous en douter, n'est-ce pas? Je n'ai plus mes cheveux blonds ni mes fossettes, et mes yeux se sont fanés. Et peut-être que je ne vous aurais pas reconnu davantage. Nous sommes... un peu changés, et moi, je suis une vieille femme... Oh! cela m'est égal, puisque je vous retrouve.

CHAMBRAY.

Ma pauvre amie...

MADAME MÉRIEL.

Je vous ai surpris; et, je le sens, cette rencontre vous laisse plus tranquille que vous n'auriez cru... Il faut le temps : attendez que vous m'ayez reconnue. Ne dites rien... C'est moi qui parlerai...

CHAMBRAY.

Vous vous appelez madame Mériel... Vous n'avez donc pas épousé...?

MADAME MÉRIEL.

Non. Quand vous êtes parti, je n'ai pas pu. Je vous regrettais trop... J'ai vu clair en moi. Pourquoi n'avez-vous pas parlé, mon ami?

CHAMBRAY.

Pourquoi n'avez-vous pas attendu que je parle?

MADAME MÉRIEL.

C'est que je m'ignorais moi-même : j'étais trop bien élevée pour oser croire que j'en savais plus long que mes parents sur mon propre cœur. C'est bête, les jeunes filles...

CHAMBRAY, interrompant.

Oui, c'est vous, c'est bien vous,.. Tenez, à l'instant même, je viens de reconnaître le son de votre voix... une inflexion de jadis... et je vous revois toute... Ah! mon amie! mon amie!

Il lui prend les mains, la fait asseoir, s'assied près d'elle.

MADAME MÉRIEL.

Donc, vous parti, je n'ai pas épousé l'autre... Mais vous ne reveniez pas... je devenais une vieille fille, je désolais mes parents... Enfin, je me suis laissé marier : on ne fait pas ce qu'on veut. Je n'avais pour mon mari, et encore en

m'y appliquant, que de l'amitié; il est vrai qu'il ne demandait pas davantage; et, du moins, il n'a j'amais souffert par moi... Jusque-là, je n'avais pas particulièrement à me plaindre. Mais j'ai perdu une fille de douze ans; puis mon mari, après une longue, très longue maladie. Je suis restée veuve avec un fils infirme. J'ai été vingt ans sa garde-malade. Il est mort l'an dernier. C'est tout.

CHAMBRAY.

C'est plutôt triste.

MADAME MÉRIEL.

Et c'est très ordinaire. Mais, pendant tout ce temps-là, je pensais à vous, et, — mes soixante ans me permettent de vous le dire, — je vous aimais. Je vous suivais de loin ; je lisais les récits de vos voyages et des belles choses que vous avez faites. Et, parmi mes obscures épreuves, c'était vous ma grande douleur, et c'était vous aussi mon unique joie et mon intime orgueil... Dès que j'ai été libre, je vous ai cherché, je suis venue demeurer par ici ; j'ai espéré que je vous verrais quelquefois, que je pourrais peut être, sans vous gêner, sans vous peser, vivre pas trop loin de vous...

CHAMBRAY.

Vous venez bien tard, mon amie, bien tard... Cela me paraît si étrange de vous revoir!... Que nous ayons eu vingt ans ; que vous ayez eu ces cheveux, ces yeux, toute cette grâce dont je me souviens ; que je puisse en parler devant vous-même comme de choses disparues, et que je sois, moi, un vieux monsieur à qui vous pouvez dire librement que vous l'avez aimé ; que nous ayons pu être heureux et qu'il ne soit plus temps, et que nous soyons là, tous deux, tout seuls, à nous dire nos secrets, sans trouble, sans rougeur à nos vieux fronts... est-ce que tout cela ne vous remplit pas d'une mélancolie affreuse ?

MADAME MÉRIEL.

Eh bien, non ! Le temps nous apporte des douleurs, mais, après elles, — et par elles, — l'apaisement, la sérénité Puis, il nous donne des droits que n'ont pas les jeunes. J'ai celui de vous aimer, avec ces rides-là, et de me dévouer à vous... — oh ! discrètement, n'ayez pas peur. C'est à la fin de ma vie que je réaliserai mon rêve de jeune fille dans ce qu'il y avait de plus pur et de plus beau, et c'est avant de mourir que j'aurai eu mon roman. Oh! la chère vieillesse !..

CHAMBRAY.

Hélas! que je vous aurais préférée romanesque à dix-huit ans !

MADAME MÉRIEL.

Achevez votre pensée... Pourquoi suis-je revenue ? Mon souvenir n'était-il pas plus joli que moi ?... Je m'y attendais... Oui, quelque chose en vous me résiste. Mais ce quelque chose, — qui n'est pas ce qu'il y a de meilleur en vous, mon ami, — je ne le crains pas. Je suis la plus forte, j'en suis sûre : je vous apporte mieux, beaucoup mieux que ce qui est peut-être déjà venu tenter votre solitude...

CHAMBRAY.

Voyons ?

MADAME MÉRIEL.

Oh! évidemment, moi toute seule, ce n'est rien. Mais je ne suis pas seule, mon ami, et je viens à vous les bras pleins. Je vous rapporte Jeanne et ses petits enfants... Et j'en profite pour me faire apporter par eux.

CHAMBRAY.

Jeanne?... Elle se soucie bien de moi !

MADAME MÉRIEL.

Quand vous avez refusé de la voir, la pauvre petite, qui pourtant ne me connaissait pas depuis longtemps, est venue, chez moi fondre en larmes... Elle avait le cœur si gros, si gros, qu'elle n'osait rentrer chez son mari dans cet état... Son instinct l'avait bien guidée... Nous avons pleuré ensemble... Pour qu'elle pùt mieux me donner toute sa confiance, je lui ai conté mon histoire, et ce que j'avais été pour vous, et ce que vous étiez pour moi. Et nous avons fait un complot... que je suis en train d'exécuter. C'est pour cela que Jeanne n'est pas revenue. Mais elle m'attend, — sur la route, probablement. — Que lui dirai-je de votre part?

CHAMBRAY.

Alors... Jeanne a beaucoup pleuré?

MADAME MÉRIEL.

Oui, mon ami. Vous auriez trouvé vous-même que c'était assez.

CHAMBRAY.

Eh bien... Mais à quoi bon recommencer? Cela est-il même possible?

MADAME MÉRIEL.

Oui, mon ami; à une condition. Quand je soignais mon pauvre fils, j'étais d'abord très malheureuse parce qu'il semblait ne m'en savoir aucun gré... Il souffrait tant, que cela, en vérité, le dispensait de tout devoir... Je l'ai compris peu à peu; je n'ai plus rien attendu en retour de mes soins, et dès lors le peu qu'il me donnait m'a été d'un prix infini... Bref, je n'ai eu de joie, dans ma vie sacrifiée, qu'après avoir sincèrement renoncé à toute joie. A notre

âge, il faut aimer sans exiger, sans désirer même un retour égal. Ne le croyez-vous pas?

CHAMBRAY, les yeux fermés.

Je ne sais pas bien ce que vous me dites, mais parlez! parlez! Je vous reconnais maintenant, je vous reconnais tout à fait... Parlez encore!

MADAME MÉRIEL.

Oui, écoutez-moi... et fermez les yeux .. Il ne faut pas aimer pour soi; cela est bon pour les jeunes gens. On s'habitue à ce renoncement, vous verrez! Cela devient même très doux. Qu'est-ce que Jeanne et ses enfants peuvent vous donner de meilleur que le bonheur même de vivre pour eux? Et je mets tout au pire! Car je sais, moi, qu'ils ont profondément souffert, elle et son mari, de votre rupture, qu'ils sont déchirés de remords, — bien que leur crime soit imaginaire, mon ami, — et qu'ainsi ils tâcheront de leur côté, les pauvres petits, de vous aimer encore mieux et plus fort qu'auparavant. Ce sera donc désormais, entre eux et vous, une lutte de désintéressement et de tendresse... Vous voyez bien qu'on peut recommencer! (S'approchant de Chambray.) Des larmes?

CHAMBRAY.

Oh! toutes petites.

MADAME MÉRIEL.

Ce sont celles qui signifient le plus de choses.

CHAMBRAY.

Celles-là signifient donc...

MADAME MÉRIEL.

Que vous vous rendez?

CHAMBRAY.

Il faut bien.

MADAME MÉRIEL.

Ah! mon ami, que je suis heureuse!

CHAMBRAY.

Tout de même, vous avez bien fait de revenir... Au moins, vous ne me trahirez plus?

MADAME MÉRIEL.

J'ai passé l'âge des erreurs.

CHAMBRAY.

Comme nous allons bien vieillir ensemble!

MADAME MÉRIEL.

Le plus lentement possible, s'il vous plaît!

CHAMBRAY.

Mais, dites-moi, nous ne serons pas un peu ridicules?

MADAME MÉRIEL.

Il n'y a que nos enfants qui le sauront... Pour ouvrir la fête, je vous préviens qu'ils dînent avec vous ce soir... Vous me prendrez par-dessus le marché.

CHAMBRAY.

Mais...

MADAME MÉRIEL.

Vous n'êtes pas libre?

CHAMBRAY.

... Si!... Un moment... Un petit envoi à faire. (Il prend dans un tiroir un carnet de chèques et s'assied à son bureau. A part :) Cinq mille...

est-ce assez?... Mettons six mille. (Il glisse le chèque dans une enveloppe; écrivant:) « Madame la vicomtesse de Montaille. » (A madame Mériel.) Là... c'est fait... Vous venez peut-être de me sauver, mon amie.

MADAME MÉRIEL.

Sûrement.

Elle va vers la porte.

CHAMBRAY.

Où allez-vous?

MADAME MÉRIEL.

Leur ouvrir.

Elle disparaît un instant. Entre Jeanne.

JEANNE, se jetant dans les bras de Chambray.

Mon parrain! mon cher parrain!

CHAMBRAY, à Martigny dans la coulisse.

Allons! venez, imbécile!

MARTIGNY, entrant et saisissant la main de Chambray.

Mon bon maître!

FIN

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX. — 12792-6-93. — (Encre Lorilleux).



